

# **Il faut tenter de vivre**

**Faye Eric**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

Éric  
Faye

# Il faut tenter de vivre



Stock  
roman

Éric  
Faye

# Il faut tenter de vivre



Éric Faye

# Il faut tenter de vivre

*roman*

Stock

Illustration de bande : © Manon Baba, en partenariat avec l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs, d'après une photographie de Julien Falsimagne.

ISBN 978-2-234-07839-0

© Éditions Stock, 2015  
[www.editions-stock.fr](http://www.editions-stock.fr)

Les personnages de ce roman n'ont pas toujours été des êtres de fiction. Il fut une époque – les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix – où ils étaient bien réels, avant que d'être transformés par le temps et par la plume. Quant aux incidents dont il est ici question, il doit exister quelques vieux dossiers, dans les archives de gendarmerie ou de police, et quelques milliers de neurones, dans des mémoires grisonnantes, pour témoigner que l'imagination n'en est pas la (seule) mère.

*Le vent se lève !...  
Il faut tenter de vivre !*

Paul Valéry



# I

Vingt-trois années ne sont que des gouttelettes de temps, les particules d'un brouillard de siècles dans la vie de l'univers. C'est il y a vingt-trois ans que j'ai rencontré mon exact contraire, un soir de novembre. On m'avait parlé de cette jeune femme à plusieurs occasions avant ce jour, et mon tympan s'était accoutumé à son prénom : Sandrine. Cela coïncidait avec le retour en France de son frère Théo, après un an à Douala. Le tout début des années quatre-vingt-dix, en somme, si la mémoire ne me trahit pas. Dans les temps qui avaient précédé notre rencontre, je m'étais représenté Sandrine Broussard d'une manière très subjective, sur la base de ce qu'on me racontait. À vrai dire, peu m'importait de savoir si j'étais près de la vérité ou non. Je faisais évoluer la jeune femme sur une orbite éloignée de Bonnie Parker, où elle gravitait comme un astre de faible brillance, et je l'imaginais de taille moyenne, blonde, mignonne, pareille à Faye Dunaway dans le film. Sandrine était la portion incongrue de mon univers, différente de tout, rétive aux classements.

J'avais quelque chose comme vingt-six ou vingt-sept ans et Sandrine à peine plus. Nous étions immensément jeunes, et pourtant à l'âge où les angoisses sont sans doute le plus aiguës. Nous les refoulions comme nous pouvions, avec nos pauvres armes de jeunesse. Pour ma part, j'essayais d'écrire – quelques nouvelles, en guise d'épures de romans que je rejetais dans une période future d'hypothétique « maturité ». Je composais aussi des essais, manière d'antichambre avant d'entrer pour de bon en littérature, ce que le destin aimait à remettre aux calendes grecques.

Je me suis souvent demandé s'il n'aurait pas mieux valu que nous ne fassions pas connaissance, elle et moi. Au gré des anecdotes que j'aurais recueillies sur elle, des images se seraient

formées dans mon esprit et auraient défilé l'une après l'autre, comme projetées sur un écran de lanterne magique. Avant d'assembler complètement le puzzle, des années se seraient écoulées mais cela m'était égal, j'étais éternel.

Je me dis parfois que la vie n'est pas une affaire de clarté, mais plutôt de ténèbres. Que distingue-t-on véritablement au-delà des premiers mètres ? Quand j'observe la route nationale dans le lointain, la nuit, je crois tenir un début d'explication. Pour la plupart, nous progressons en codes, quand d'autres, moins nombreux, s'éclairent de phares puissants. D'où vient que, autour de certains, les ténèbres ne se dispersent que sur le tard ? D'erreur en erreur, nous errons.

Tout le temps que je l'ai connue, Sandrine a avancé en veilleuses, au jugé. Il a fallu de violents orages et un ciel cisailé d'éclairs pour qu'elle réussisse à voir loin.

Elle s'est matérialisée devant moi pour la première fois rue de l'Ouest, chez Astrid. Astrid Montferrand, dont c'était l'anniversaire, organisait une fête dans son appartement, obtenu, comme elle disait, grâce à des « relations ». Ce terme, relations, revenait régulièrement sur ses lèvres pour taire le nom d'un sénateur, ancien ministre du Général ou bien sous Pompidou, et dont j'ignorais à peu près tout.

Sandrine serait-elle restée anonyme parmi les danseurs, je l'aurais identifiée tout de même : elle se détachait des autres. De l'appartement. De son frère. Ma première réaction a été une certaine déception : sa silhouette ne cadrerait pas avec celle que j'avais imaginée avec un luxe de détails. En somme, elle n'était pas mon genre.

Quand la musique s'est tue, chaque danseur a regagné son port d'attache et c'est à ce moment-là qu'Astrid m'a présenté Sandrine. Son ton jovial et amical m'a surpris. Ma proximité avec son frère devait certainement la mettre en confiance.

J'avais décidé de m'esquiver tôt ce soir-là et de déambuler dans les rues mortes, et pourtant je suis resté tard, hypnotisé par Sandrine, feu follet sur la piste de danse où, éméchée, elle riait et tournoyait. Elle tenait à me faire danser et ce n'était pas une mince affaire : les verres vidés, loin de dissiper mon inhibition, me statufiaient. Théo et moi faisons de drôles de caryatides de part et d'autre de la fenêtre. Sa sœur a fini par employer la manière forte et m'a pris par le col pour m'attirer sur la piste. Trois boutons ont sauté et ma chemise s'est déchirée. Parce qu'elle était d'un violet sombre et moiré, c'était ma préférée.

Passé une seconde de stupeur, nous avons éclaté de rire.

Une semaine plus tard, Astrid m'a remis un paquet rectangulaire et mou « de la part de Sandrine ». Je l'ai tâté, dans l'espoir de deviner, puis j'ai déchiré le papier cadeau. Il en est sorti une chemise à manches longues, d'un velours côtelé rouge carmin. Devant ma mine perplexe, Astrid a donné libre cours à son sens de la moquerie en m'imaginant avec.

Je l'ai remise au fond d'une armoire d'où elle n'a plus bougé pendant des mois. Au bout du compte, j'ai dû m'en débarrasser un jour qu'une association de charité collectait des vêtements dans le quartier. Cette chemise, dont au mieux j'aurais pu faire un étendard un jour de révolution, marque dans mon souvenir le commencement de quelque chose de singulier. Parfois, à des indices *a priori* sans importance, vous comprenez qu'une relation encore à l'aube va éclairer longtemps votre vie. Cette forme d'amitié porte en elle tout ce qui la fera durer, même si elle doit connaître des éclipses. Sandrine Broussard était rarement de passage à Paris. Elle vit à Bruxelles, m'avait dit Astrid. En France, elle est *recherchée*.

\*

Quelle vie menait-elle en Belgique ? La réputation de femme fantasque et sulfureuse que lui taillait Astrid Montferrand me paraissait exagérée. Je restais sur ma faim. Et puis, en s'exprimant par ellipses, Astrid me compliquait la tâche.

Un soir, j'ai retrouvé Sandrine dans un café de la rue de Rome, près des voies de chemin de fer. Il faudrait que je me décide à retourner là-bas, un de ces jours, mais je me dis que les endroits par où nous sommes passés doivent s'effacer derrière nous et qu'il est préférable de ne pas revenir sur ses pas.

De longues heures de route nous attendaient avant le café crème que nous prendrions à l'aube à Cassis où Théo habitait depuis quelque temps. Sandrine avait tenu à conduire. C'était un vendredi de pluie froide et le boulevard périphérique était bouché jusqu'à la porte d'Orléans. Nous avons patienté deux heures avant de nous extirper de l'exode. À l'arrêt la plupart du temps, nous mangions le saumon fumé dont elle avait acheté plusieurs paquets dans l'après-midi. Plus tard, quand j'ai pris le volant, je lui ai demandé de me parler, de me dire tout ce qui lui passait par la tête de façon à chasser la fatigue loin de moi. Peut-être était-ce aussi, de ma part, un petit stratagème pour en apprendre plus sur elle.

Il me semble parfois que cette conversation continue toujours entre nous, vingt ans après, bien qu'une mer et trente degrés de latitude nous séparent. Ce soir-là, dans l'auto, Sandrine avait levé sans que je le lui demande un premier coin du voile. Oui, je crois définitivement qu'elle indexait sa confiance sur le degré d'intimité que l'on avait avec Astrid Montferrand ou avec son frère, cet être si différent d'elle, peu expansif, qui paraissait chargé de garder les secrets que sa sœur ébruait sans se faire prier. Pendant notre discussion rythmée par les essuie-glaces, j'ai mesuré à quel point Sandrine vivait dans une bulle, à l'abri du monde. Elle ne m'en intriguait que davantage. En sautant du coq à l'âne, elle en était venue à m'interroger sur les « emprunts Balladur », dont on parlait alors. Quelqu'un lui avait conseillé d'en acquérir comme placement.

– Tu en penses quoi, Pépito ?

– Rien de particulier...

– Et ce type, Balladur : tu sais qui c'est ?

On était à la fin quatre-vingt-quatorze et le père de ces emprunts dirigeait le gouvernement depuis un an et demi. J'aurais aimé avoir la même capacité que Sandrine à me retrancher du monde et vivre moi aussi dans des couloirs parallèles à la réalité, où rien de ce qui peut encombrer la vie n'obstrue vos journées. J'avais tourné la tête vers elle, incrédule :

– Il est Premier ministre, Sandrine.

\*

Souvent, sans lui poser la question, j'ai pensé qu'elle devait aimer les chansons de Mylène Farmer. Comme elle d'un roux flamboyant, elle avait quelque chose de sa beauté distante et difficile à définir. Je l'imagine bien, préadolescente, recopiant sur une table de collège ou dans son journal intime des paroles de *Désenchantée* ou de *California*.

« Et je te rends ton amour. Au moins pour toujours. Le mien est trop lourd. »

« Souviens-toi que l'on peut tout briser. »

Cela lui ressemblait.

Il m'arrivait régulièrement de plonger dans des états d'esprit voisins. J'enviais l'oisiveté et le détachement de Sandrine. Considérée de l'extérieur, sa vie avait quelque chose d'éthéré et de scandaleusement léger. À bien y réfléchir, je me dis aujourd'hui que la jeune femme cachait habilement son jeu. La

fragilité de sa voix disparaissait derrière des éclats de rire propres à disperser tout ce qui risquait d'assombrir son humeur.

Un jour de mistral, nous nous étions réfugiés elle et moi au Grand Large, un restaurant de fruits de mer de Cassis qui donne sur la Méditerranée. Le soleil avait beau briller, nous n'étions pas pressés d'en sortir. Derrière les baies vitrées légèrement fumées, Sandrine m'avait parlé pour la première fois de ses « coups », auxquels Astrid et Théo, en ma présence, faisaient allusion de temps à autre en des termes vagues.

J'ai oublié comment elle en était venue à aborder le sujet sans que j'aie à lancer une phrase du genre : Je peux te poser une question indiscreète ? Peut-être avait-elle le projet de s'en ouvrir à moi depuis un certain temps. Sur les conseils de son frère ? Les oreilles sages soulagent des fardeaux les plus lourds, aurait-il pu lui dire. Théo aimait glisser dans la conversation des citations de ce genre, tombées de planètes mystérieuses. Il se fournissait souvent du côté de Schopenhauer ou de Nietzsche, voire, sans jamais l'avouer, du côté de lui-même.

Je n'ai pas su sur le coup ce qui avait déraillé, et quand, dans la vie de Sandrine Broussard. C'était un secret à l'intérieur d'autres secrets, et, pour atteindre le cœur du réacteur, il aurait fallu casser plusieurs codes chiffrés.

Lorsque Sandrine a entamé le récit de ses escroqueries, j'ai éprouvé le même plaisir qu'à la lecture d'un roman à suspense. Je n'ai pas remarqué tout de suite le voile tragique qui nimbait son histoire. Il était trop fin. Invisible à l'œil nu, comme une sorte de radioactivité. Mener une vie d'adulte normale, elle avait bien essayé. Un mariage, un voyage de noces, et puis le salariat, un pavillon avec un jardin que son père venait biner le samedi matin. À ce jeu-là, elle n'avait pas tenu longtemps. Elle devait trop bien connaître la fable de La Fontaine *Le Loup et le Chien*. Elle avait tout, mais dans le désordre. Et quand votre vie a déraillé très tôt, vous n'agissez ni ne réagissez comme vous le souhaiteriez. Est-ce pour cela qu'elle tenait à vivre sur un grand pied ? Dans notre restaurant, tout en se racontant, elle se régalaît de fruits de mer. (Avant même d'avoir atteint les trente ans, ce péché mignon lui avait valu un accès de goutte. Le corps médical n'avait jamais vu ça.)

J'en viens à ses « coups ». Avant Sandrine, ce mot évoquait pour moi le roman de Jean Meckert sur un homme qui bat sa femme. Sandrine, elle, battait les hommes sur leur propre terrain, avec un sens de la légalité bien équivoque. Sociologue, elle aurait amassé une matière passionnante. Elle aurait eu de quoi ouvrir un

vaste musée consacré à la solitude de l'homme, où elle aurait étiqueté les individus rencontrés, prêts à tout pour s'évader d'eux-mêmes. Elle aurait passé à la loupe une kyrielle de paradigmes, minutieusement, avant de les plonger dans le formol d'une thèse.

L'idée qui a aiguillé sa vie vers une voie singulière lui est venue à bord du Paris-Lille en regardant par la vitre. C'était avant la grande vitesse : le trajet durait dans les deux heures. Une pensée apparue au sortir de la capitale avait tout le temps de mûrir avant de glisser le long des terrils. Que s'est-il passé pour qu'elle ait un déclic ? À l'époque, elle cherchait un moyen de s'enrichir sans travailler et son idée lui a fait l'effet de la foudre. C'était exactement ce qu'il fallait...

J'aurais aimé lui tendre un micro et l'enregistrer à notre table du Grand Large. Nos vies n'avançaient guère plus vite, alors, que le vraquier sur la ligne d'horizon, lent comme un funambule. Quelquefois, la voix de Sandrine faiblissait. Un ange passait. Elle attendait que le convoi des souvenirs se soit éloigné puis elle reprenait son monologue.

– Je sortais avec Julien, à ce moment-là...

Sitôt descendue du train, elle lui a exposé son idée, redoutant qu'elle lui déplaise. Sur le coup, il n'a pas manifesté d'enthousiasme. Elle l'a senti pourtant songeur, émoustillé. C'était bon signe. Au fond, s'il y avait à la clé une manne financière qui tombait du ciel..., argumentait-elle. Sait-on jamais, a-t-il fait en tirant lentement de son paquet une Gauloise filtre, après quoi il a esquissé un sourire.

– On tente, Julien ? Tu veux bien ?

Le jeune homme a temporisé, l'air de peser le pour et le contre. Il a posé des questions, puis il a fini par hocher la tête.

– Banco. On essaie.

Quelques jours plus tard, Sandrine Broussard passait une annonce libellée comme suit dans des journaux méridionaux :

**JF du Nord, 28 ans, jolie, mince,  
souhaite rencontrer  
monsieur, 50 ans max,  
pour vivre avec lui,  
au soleil, nouvelle vie.**

Dans ce style télégraphique, « nouvelle vie » rappelait le nom de villas du littoral comme on en longe à Cassis sous la pinède,

après le Bestouan. JF jolie, mince. Les poissons n'ont pas tardé à mordre et tout a vite dépassé les espérances de Sandrine. Je ferme les yeux et fais la mise au point sur elle, devant sa boîte aux lettres, le matin des premières réponses. Un brin cabotine, un sourire aux lèvres et le menton en avant, elle tend une liasse d'enveloppes à Julien Maihol.

Son idée était simple : obtenir de ses correspondants l'envoi d'un mandat postal censé lui permettre d'acheter un billet d'avion pour les rejoindre dans le Sud. À réception du mandat, elle encaisserait l'argent et ne donnerait plus aucune nouvelle.

Sandrine s'est mise au travail aussitôt. Il importait tout d'abord d'établir un contact par téléphone, pour ferrer le poisson. En appelant, elle cherchait à provoquer un électrochoc. La plupart ne s'y attendaient pas si rapidement. Les premiers temps, elle buvait une bière avant de composer un numéro, pour se sentir à la hauteur pendant la conversation. Et puis, petit à petit, elle s'est habituée. Je vous téléphone d'une cabine près de mon cours de danse, disait-elle. En fait, elle était assise à l'avant de sa voiture, reliée par une rallonge à une cabine isolée, trafiquée par Julien Maihol avec des pinces crocodiles, et il n'y avait aucun cours de danse à des lieues à la ronde.

Dans les premiers tâtonnements de ces relations, la voix, les réparties jouaient un rôle prépondérant. Sandrine avait tout préparé avec soin, comme si elle s'apprêtait à tourner une scène. Elle demandait aux hommes comment ils l'imaginaient. Blonde, brune ? Et quel était leur type de femme. Elle notait leur réponse et, quand ils voulaient savoir s'ils avaient juste, elle les invitait à la patience.

– À votre avis ? Je joindrai ma photo à la prochaine lettre. Vous jugerez par vous-même.

Au téléphone, elle restait avare de détails. Elle préférait l'écrit et ses phrases longuement mûries, calibrées avec des formules désuètes, pour faire appliqué.

Chaque terme de la lettre type avait été pesé. En peu de lignes, elle dessinait le portrait d'une femme réfléchie et blessée par la vie. Longtemps après notre déjeuner au Grand Large, elle m'a fait lire ce modèle, dont elle conservait un exemplaire comme une relique : le témoignage d'un âge d'or révolu. Je lui ai demandé si je pouvais en faire une copie, pour moi. À ce moment-là, je n'avais pas l'intention d'écrire un livre sur elle. Je souhaitais seulement garder une trace. De quoi, au juste ? Ces lignes avaient fait rêver des hommes et cela me troublait. J'essaie d'imaginer ces types, maintenant, peut-être occupés encore à passer des petites

annonces et à guetter des réponses.

Dans cette lettre, Sandrine Broussard en appelait à la sincérité du destinataire. J'ai vécu deux fois maritalement. Deux échecs. Maintenant, je suis à la recherche d'une relation stable, avec un homme bien dans sa peau. Je préfère être franche et t'exposer mes aspirations sentimentales. Je suis consciente du caractère aléatoire de ces petites annonces. Je n'en connais pas la probabilité de succès, mais reste optimiste. Qui sait ?

Combien de temps avait-elle mis pour composer ce texte ? Lorsque j'y repense, une chose me frappe. Comme un archer qui s'est longuement concentré, elle avait tout fait pour décocher sa flèche en plein dans le mille. Elle me l'avait dit un jour qu'elle me voyait lire : dans son enfance, elle avait eu de grandes facilités en français. Elle s'en sortait bien dans cette matière, jusqu'au moment où elle avait déclaré forfait. Quand, exactement, elle aurait été bien en peine de le dire. Sans doute avait-elle eu peur de devenir pareille aux petites gens rangées, résignées à une existence chétive. Ces gens qui portent un ciel éternellement gris au-dessus de leurs crânes dégarnis. Longtemps plus tard, pourtant, le jour où elle a décidé de prendre sa revanche, Sandrine s'est souvenue de ses facultés en sommeil. Revanche ? Mais sur quoi ? Cela aussi, elle aurait été bien en peine de le dire.

La jeune femme avait distillé ce qu'il fallait d'éléments pour lever le voile sur elle. À lire ses phrases je me dis que oui, elle avait de bonnes dispositions en psychologie masculine. À moins que son compagnon ne lui ait soufflé des idées, penché sur son épaule. Je suis assez facile à vivre, gaie, tolérante, sentimentale et très sensible. J'aime la danse, la voile, la mode, la bonne cuisine et plein d'autres choses.

Qui n'y aurait souscrit ? Juste après, dans le même paragraphe, se déployaient les éléments d'un drame. J'ai une sœur à Paris. Quant à mes parents, ils sont malheureusement décédés dans un accident de la route. Plus rien ne la retenait dans le Nord : à la suite d'un licenciement économique, elle avait perdu son emploi de secrétaire dans une société de matériaux. Elle s'en sortait en faisant un peu d'intérim. Peut-être retrouverai-je plus facilement du travail dans ta région ? insinuait-elle avant de terminer en tendant une dernière perche : J'ose espérer que la distance ne sera pas un obstacle à notre rencontre et, si tu peux me recevoir, je suis disposée à faire le voyage, pour un premier contact, en dépit des kilomètres qui nous séparent.

Ci-joint, une photo que tu voudras bien me retourner si tu ne



donnais pas suite.

Pour les portraits, elle s'était servie de deux perruques. Selon les goûts de ses correspondants, la jeune femme rousse envoyait ou celui de la blonde cendrée ou celui de la brune. À vrai dire, les deux différaient aussi par leur tenue vestimentaire et leur pose, comme si Sandrine Broussard avait souhaité faire un tri en elle et séparer des éléments inconciliables. La blonde cendrée était étendue sur le ventre dans un pull en laine perlée, bleu-gris et beige, les pieds levés pour mettre en évidence ses bottines noires et surtout le bas du dos, légèrement dénudé. Quant à la brune, debout, elle se donnait un air un tantinet intello, BCBG, dans un tailleur pied-de-poule. La perruque lui tombait jusqu'aux épaules et elle s'était fait des yeux en amande, si bien qu'elle avait un profil d'Égyptienne de bas-reliefs.

Une fois ses courriers terminés, Sandrine parfumait les feuilles et cachetait les enveloppes, après quoi il ne lui restait qu'à confier ces dosettes de rêve à un bureau de poste. Généralement, les hommes du Sud répondaient rapidement. Par retour du courrier, elle leur annonçait alors son intention de les rejoindre prochainement. Elle leur confiait jusqu'à ses préférences pour le petit-déjeuner : des œufs, des Cracotte, certaines marques de marmelade et puis, comme fromage, du St Môret. Forts de ces détails, ils y croyaient.

Qui étaient-ils ? Une partie d'entre eux envoyaient leur photo ou bien celle de leur pavillon. Il s'en était trouvé un pour glisser dans l'enveloppe un cliché de son sexe accompagné de ce commentaire : C'est pour toi ! Avec Julien, Sandrine passait en revue les portraits de ses maris potentiels. Ils les comparaient, se les transmettaient comme des cartes à jouer et riaient d'eux sans retenue.

Parce que le grand jour approchait, les inconnus faisaient dans leurs placards de la place pour sa garde-robe. Un Toulousain lui avait envoyé la photo d'un vaisselier avec au dos ces mots : Tout ça, c'est pour toi. Ils posaient des jours de congé pour l'accueillir à l'aéroport et rester avec elle jusqu'au dernier instant. Ils faisaient bien les choses. L'un d'eux avait déjà l'intention de l'épouser. Il demandait seulement à pouvoir le faire à l'automne parce que son complet demi-saison n'avait jamais servi.

À l'autre bout du circuit postal, Sandrine Broussard prenait son temps ; elle laissait infuser dans l'esprit de ses correspondants l'idée de sa venue. Une date était arrêtée. Tout semblait aller pour le mieux, et c'est alors qu'elle les rappelait sur un ton désolé : elle n'avait pas touché son intérim et ne pourrait venir comme prévu.

Le mois suivant, peut-être, mais pas avant. Elle était navrée, elle attendait tant cette rencontre.

La plupart d'entre eux la conjuraient de venir tout de même. Qu'à cela ne tienne ! Ils lui offraient le billet d'avion.

– Ce sera plus simple.

– Je ne peux pas accepter, vraiment. Mettez-vous à ma place...

– Ne refusez pas, allez...

Devant son numéro de femme gênée, ils insistaient. Ils prenaient peur. Au moment où elle sentait qu'ils étaient sur le point de se résigner, elle finissait par céder. Certains d'avoir sauvé la situation, ils lui postaient un mandat. Elle allait le percevoir, gardait l'argent et faisait *silence radio*.

Comprenaient-ils ? Certains récrivaient. Eh bien, que se passe-t-il ? Ils devaient flairer l'entourloupe. Il s'en trouvait, beaux joueurs, pour assurer qu'ils ne lui en tenaient pas rigueur, mais que sûr, on ne les y reprendrait pas. D'autres ne dissimulaient pas leur tristesse et Sandrine n'y était pas insensible. Certains types, dans une détresse morale profonde, avaient vu en elle une planche de salut. Dans quelques cas, ébranlée par leur solitude, ou parce qu'ils disaient être justes, financièrement, elle renvoyait l'argent.

À mesure que je faisais la connaissance de Sandrine Broussard, je m'apercevais qu'elle avait concrétisé un de mes plus vieux rêves : percer le secret de l'apesanteur, flotter dans un temps différent de celui de la société. Son ignorance d'Édouard Balladur ne m'avait pas seulement mis la puce à l'oreille, elle m'avait enchanté. Une chose pareille était donc possible. Sandrine était de celles qui ne lisent que des revues de mode. Son temps était rythmé par les saisons et les changements de vêtements sur les mannequins des vitrines : ils avaient invariablement la même jeunesse et la même sveltesse, et elle les érigait en modèles. Au fond, ces mannequins étaient un peu, pour elle, ce que sont pour moi les personnages de mes livres : un reflet de l'impossible. Sandrine aurait aimé être comme eux, aux avant-postes de la mode. La première à porter le dernier cri.

Théo excellait lui aussi à s'extraire du temps des hommes. Je les enviais, tous les deux, Sandrine avec ses magazines, Théo avec *L'Équipe*, qu'il lisait chaque matin en buvant un café crème.

– Le seul journal sans catastrophes, mon vieux, m'avait-il expliqué un jour que je déplorais l'état du monde, à la terrasse de Monsieur Brun dont nous aimions les tables et les chaises rouges,

sur le quai.

L'amitié et la sagesse de Théo m'apaisaient. J'aimais le rejoindre périodiquement à Cassis, dans mes phases de découragement et de mutisme. Viens, me disait-il. Nous ferons silence ensemble. Sa formule m'en rappelait une autre : *Let's be alone together*, de Leonard Cohen que j'écoutais souvent, ces années-là. Quant à sa sœur, elle aidait l'inquiet en moi à respirer plus profondément. À dénouer le je-ne-sais-quoi qui m'étouffait.

Tout au long de l'« opération mandats » (Sandrine l'appelait ainsi), elle a vécu dans un temps dont la boussole n'indiquait ni avenir ni passé. Plutôt un présent élastique : celui de l'enfance. Je ne suis pas loin de penser que cette entreprise lui procurait une nouvelle jeunesse ou lui faisait vivre une parenthèse heureuse : la vie crépitait davantage, comme un feu de cheminée auquel on a rajouté une bûche bien sèche. Et puis, ce travail d'équipe les rapprochait, elle et Julien. La peur au bureau de poste, au moment de tendre une pièce d'identité pour toucher un mandat. Les séances de copie de la lettre type. Leurs éclats de rire en découvrant les photos des « gogos » et les phrases ampoulées de leurs courriers.

Semaine après semaine, mandat après mandat, l'argent rentrait et Sandrine cédait à une frénésie d'achats : produits de beauté, épicerie fine, huîtres, langoustes. À l'heure du dîner, elle promenait le homard en laisse à travers leur gîte et ensuite, point d'orgue de la parade, elle le plongeait dans l'eau à ébullition.

– Ce que tu peux être cruelle ! objectait sobrement son ami.

Parmi les premières réponses à l'annonce, ils avaient reçu une lettre d'un homme désireux d'organiser des parties fines. En guise d'appât, il avait joint la photo de sa compagne, une très jolie blonde. Sandrine n'avait pas donné suite mais avait fait tirer le portrait de la jeune femme à des dizaines d'exemplaires, de manière à pouvoir l'envoyer à ses correspondants. Car elle n'était pas dénuée d'intuition et pressentait que, tôt ou tard, les choses tourneraient au vinaigre. En prévision de ce jour-là, mieux valait prendre ses précautions.

Depuis le début du monologue de Sandrine, le Grand Large s'était vidé de ses clients. Nous étions les derniers. Le soleil d'hiver déclinait. Sandrine ne quittait pas l'horizon des yeux. Ses lèvres remuaient parfois sans qu'aucun mot n'affleure, si bien que j'avais eu une appréhension : et si elle en restait là, de peur

d'avoir trop parlé ? J'aurais dû trouver encore une question à lui poser, pour relancer son récit, mais dans ces situations, rien ne me vient à l'esprit. Lorsque les ombres auraient grandi, nous sortirions dans le vent et retournerions chez Théo par les ruelles. Le lendemain, Sandrine reprendrait la route en me laissant à mes interrogations et à ses zones d'ombre... Et je me demandais : qu'est-ce donc qui m'intrigue autant chez elle ? Moi aussi, j'avais dû me trouver en rupture avec le monde, longtemps auparavant. Mon train avait déraillé sans que je m'en rende compte – au ralenti. À la réflexion, je me dis que j'ai dû entrer en dépression très tôt dans l'enfance. Je ne pourrais citer aucun fait déterminant qui m'ait plongé dans cet état : le glissement a été imperceptible. Chez Sandrine, en revanche, tout me semble plus aisément datable, corrélé à des événements.

Pour accomplir leurs « coups » en sécurité, ils changeaient régulièrement d'adresse et louaient sous des noms d'emprunt, comme « M. et Mme Dermaux », le seul dont elle se souvienne. Sandrine aimait déménager. Elle se plongeait dans un répertoire des gîtes ruraux et faisait son choix parmi les « deux épis » ou les « trois épis ». Le jour de leur arrivée, ils payaient en espèces et, une fois installés, allaient dîner au restaurant en évitant les parages immédiats car ils réglaient avec des chèques volés. Le lendemain, ils achetaient de quoi contenter pendant plusieurs jours leurs estomacs de luxe, puis se mettaient au travail. Lettres à copier, enveloppes à cacheter. Appels téléphoniques à passer dans le Sud. Ils séjournèrent dans le même gîte le temps d'un « coup » – une petite annonce dans un journal méridional – puis ils abandonnaient leur faux nom comme une mue et migraient vers un autre département, où tout recommençait.

Il arrivait que Sandrine renversât la carte de France. Ils s'installaient dans le Sud et elle passait cette annonce dans des journaux du Nord :

**Jolie et mince JF du Nord, 28 ans,  
s'est fait avoir par un sudiste,  
veut remonter dans le Nord  
et trouver un vrai chti.**

Leur mobilité contenait la sensation de danger dans les limites du raisonnable. Et Sandrine ne se rendait jamais seule à la poste pour toucher l'argent. Dans la file d'attente, Julien faisait mine de ne pas la connaître. Derrière son amie, il observait ce qui se passait au-delà du guichet. À sa suite, il achetait des timbres et écoutait ce que se disaient les employés. Il savait de cette façon si

les mandats avaient éveillé des soupçons.

Un jour qu'elle devait récupérer douze mille francs, Sandrine Broussard a eu très peur. La guichetière mettait un temps anormalement long à revenir. Qu'avait-elle à s'attarder dans la pièce du fond ? Sandrine a eu le temps de se poser mille questions et d'imaginer le pire : un coup de téléphone à la gendarmerie. Des agents bloquant soudain la sortie... Ne valait-il pas mieux s'en aller tout de suite, sans demander son reste ? L'employée a fini par revenir en s'excusant : elle ne trouvait pas assez de billets de cinq cents francs.

Les craintes de la jeune femme n'étaient pas toujours sans fondement. Les premiers temps, pour les « coups », elle s'est contentée de rajouter un « e » à la fin de son nom, sur sa carte d'identité. Broussarde : c'est sous ce nom à peine retouché qu'elle avait encaissé ses premiers mandats, et elle n'avait pas osé maquiller dans la foulée le numéro de la carte. Or, les guichetiers le recopiaient.

Par la suite, elle a agi sous de fausses identités. Julien Maihol, qui avait subtilisé des sacs à main dans des boîtes de nuit, remplaçait les photos de leurs propriétaires par celle de sa compagne.

Chaque mois, trente à quarante mille francs tombaient dans l'escarcelle du couple, et la majeure partie partait en dépenses. Sans rien dire, Sandrine en gardait un peu pour elle, car elle rêvait souvent de quitter Julien, dont elle n'était pas vraiment amoureuse. Déguerpir à brûle-pourpoint, sans laisser un mot d'explication. Secrètement, elle rêvait de rejoindre un type des petites annonces pour vivre ce qu'elle proposait dans les journaux : au soleil du Sud, une histoire d'amour simple et réussie. Sans doute espérait-elle tomber sur la perle rare lorsqu'elle ouvrait les enveloppes mais le cas ne se présentait jamais, même si, à chaque vague de réponses, elle avait son chouchou.

L'envie de tout plaquer la prenait au milieu de la nuit pendant ses insomnies, et puis, au réveil, elle se dissipait comme un banc de brume et tout rentrait dans l'ordre. Dès sept ou huit heures, mue par une énergie inépuisable, Sandrine se remettait au travail.

À l'autre bout de l'Hexagone, des hommes l'attendaient. Un Montpelliérain à qui elle avait fait miroiter un mariage, désespéré de ne pas la trouver à l'aéroport le jour dit, avait passé cinq jours dans un hôtel et lui avait envoyé ce télégramme : Viens me rejoindre. Je ne bougerai pas d'ici. Je ne t'oublierai jamais.

Tout aurait pu continuer longtemps ainsi, si un jour, Sandrine

n'avait pas préféré interrompre l'« opération mandats ». Craignait-elle la routine ? S'en voulait-elle d'accentuer la sensation de solitude d'inconnus comme le Montpelliérain, dans son hôtel de l'aéroport ? Le bel été de quatre-vingt-neuf commençait, idéal, se disait-elle, pour tourner résolument cette page.

Quelques années plus tard, passant plusieurs mois chez Théo, elle a eu recours à sa méthode habituelle pour se trouver des amis dans la région. Un type avec qui elle a sympathisé lui a avoué avoir déjà fait paraître des petites annonces, « dans le passé », pour trouver l'âme sœur.

– Avec vous, au moins, c'est du sérieux. Vous êtes quelqu'un de sincère. Vous me réconciliez avec les annonces, car, entre nous, j'ai des raisons de m'en méfier. Il m'est arrivé une drôle de mésaventure, il y a trois, quatre ans de ça. À vous, je peux le raconter.

Elle l'a fait parler.

– Une jeune femme du Nord prétendait chercher un compagnon dans le Sud et je lui avais répondu. Mal m'en a pris...

À la fin de son récit, Sandrine a fait mine de s'offusquer :

– Quelle escroquerie ! Et vous n'avez jamais eu de nouvelles d'elle ?

Quant à la page que Sandrine voulait tourner, certains ne la tournaient pas, mais bien au contraire la lisaient et relisaient, jusqu'à en décrypter les énigmes. Dans les bureaux de la police judiciaire, ils recoupaient des informations et consultaient des cartes. Patiemment, ils resserraient leur étau autour d'elle.

## II

Avant que les nuages ne s'amoncellent, il y a donc eu l'été quatre-vingt-neuf, grand cru de la fin du siècle, prodigue d'un soleil qui portait à incandescence les passions des hommes. Lassée des « coups », Sandrine Broussard a voulu changer d'horizon. Était-ce d'avoir longtemps passé des annonces dans les journaux du Midi ? Elle a eu envie d'aller voir là-bas en compagnie de Julien, dont le frère habitait aux environs de Toulon. Ils allaient s'accorder des vacances eux aussi. Ils ne partiraient ni en avion ni en voiture. De Bretagne, où ils avaient loué un gîte pour leur dernière vague de petites annonces, ils allaient tracer une lente diagonale à coups de pédale, à bord d'un tandem de la classe trente-sept, utilisé par une grand-mère de Julien pour ses premiers congés payés, sous le Front populaire. Ils allaient prendre tout le temps nécessaire, peu importait. Et puis, au passage...

Théo leur a présenté deux itinéraires possibles. Le plus long (le moins pénible) contournait le Massif central par l'ouest puis par le sud et suivait la côte méditerranéenne. L'autre, celui qu'ils ont retenu, a mis à rude épreuve leurs mollets cuits et recuits par le soleil des Causses.

Ils abattaient cinquante à soixante kilomètres par jour puis s'endormaient sous une tente igloo, soit dans un camping, soit dans la nature. Le matin, pour le petit-déjeuner, ils allumaient un Butagaz, comme s'ils avaient toujours fait ça. Partis des environs de Brest, ils ont longé la côte Atlantique avant d'obliquer vers l'est-sud-est. Ils formaient avec leur tandem un centaure hermaphrodite et bicéphale comme on en voyait peu – elle à l'arrière, sa crinière rousse au vent, et lui à l'avant, en vigie. Après une avarie au départ, l'engin a tenu bon, malgré son demi-siècle qui correspondait à l'âge additionné de ses cavaliers. À la

fin de chaque journée, ils cessaient d'être des routards et se métamorphosaient. Car la diagonale qu'ils traçaient à une lenteur escargotique se voulait avant tout épicurienne et gastronomique. Chaque soir les attendait la meilleure table de la ville étape. C'était leur récompense, leur jeu. C'était aussi leur roulette russe.

Ils ne se privaient de rien. Leur espace vital était cette ligne de fuite sur laquelle ils s'exerçaient en funambules à la liberté de n'être pas comme les autres. Unis dans les fous rires et dans les « coups », unis comme amants quoique Sandrine se lassât, ils comprenaient à demi-mot que cette équipée ne les menait nulle part. Ils traçaient en tandem une tangente par laquelle ils échappaient à leur passé. Le monde n'est pas souple pour ceux qui le sont tant, et ils se savaient dans une impasse. Une certaine dépendance les condamnait encore l'un à l'autre mais, ils le sentaient bien, l'heure allait venir de rentrer dans le rang. De jouer le jeu qui, jusqu'alors, n'en valait pas la chandelle. C'était ainsi. Tout cela ne pourrait pas continuer longtemps de cette façon car c'était trop beau. Et selon un vieil adage, ce qui est beau est semblable à la rose, éphémère.

Le caractère éphémère de toute chose, peu l'ont perçu autant qu'eux durant l'été quatre-vingt-neuf. Chaque soir, Sandrine Broussard et Julien Maihol dissimulaient le tandem dans un fourré pour ne pas se faire repérer. Ils entraient dans la localité une fois changés, en tenue de ville malgré la chaleur. Un couple en tandem qui sème des chèques volés, cela ne courait pas les rues et mieux valait rester prudent.

Ils cherchaient la meilleure table du canton, commandaient le menu gastronomique, arrosé d'un grand cru, et se montraient exigeants. Ils posaient des questions au serveur sur les plats et les sauces et laissaient à la fin un généreux pourboire – trente à cinquante francs. Parfois, Sandrine faisait appeler le chef pour le féliciter devant tout le monde, en lui glissant un billet de cent francs dans la paume. Et lorsqu'elle donnait ainsi un billet de « dix mille », elle accomplissait pendant une seconde ce dont elle avait rêvé toute sa vie : être riche. L'homme derrière qui elle chevauchait un tandem l'initiait à un standing auquel elle n'aurait pas osé prétendre seule.

Oui, chaque soir, l'un et l'autre sentaient monter l'adrénaline au moment où il fallait remplir le chèque. Comment il était arrivé entre les mains de Sandrine, je l'ai compris le jour où elle m'a dit que Julien avait la main leste pour délester les jeunes femmes de leurs sacs, dans les boîtes de nuit. Il les choisissait entre vingt-



cinq et trente ans, la tranche d'âge de Sandrine. Avec l'habitude, il était passé maître en falsification de pièces d'identité. Il parvenait à retirer la photo de la fille détroussée et à mettre à la place celle de Sandrine. Il fixait ensuite le rivet et le tour était joué. Le temps d'un chéquier, Sandrine devenait une Josette, une Marion ou une Janine.

Comme elle l'aimait, la petite peur qui la faisait rougir à l'instant où elle signait un chèque volé... Elle l'avait attendue toute la journée, à chaque kilomètre avalé par le tandem, puis à chaque bouchée, à chaque gorgée de grand cru classé. Tout ce protocole était nécessaire pour pimenter la soirée. Soudain, se faire toute petite et se faufiler par le chas d'une aiguille, puis ressortir de l'autre côté en retrouvant sa forme originelle et en se disant voilà, le mauvais moment est passé. La vie continuait, plus forte après cette ordalie.

Pour garder un certain attrait, la poussée d'adrénaline devait gagner en intensité. Seule la surenchère réussissait à satisfaire Sandrine et son complice. Chaque soir, la note du restaurant devait être plus salée. Leurs palais se faisaient plus exigeants, plus œnologues. Ils buvaient le vin d'années de plus en plus lointaines – soixante-quinze, soixante-quatorze voire plus tôt ; et ces millésimes libéraient dans la conversation du soir des souvenirs de collège et de leurs premières amours.

À répéter sans innover, ils auraient eu le sentiment de démériter. Les jours où ils se contentaient de « refaire », sans plus, Sandrine ne se sentait pas bien. Elle avait l'impression que la machine tournait à vide. De la même façon, déjà, elle avait préféré arrêter les arnaques aux mandats. Depuis trois ans, elle vivait de combines avec son partenaire et le besoin de tourner la page commençait à se faire sentir. Des événements dont elle n'avait pas encore idée allaient l'aider à clarifier ses intentions plus vite qu'elle ne l'imaginait.

Sitôt quittée la table du restaurant, ils retrouvaient le tandem sagement couché dans son fourré. Il les reconduisait à leur igloo sous lequel ils s'effondraient, grisés, et digéraient en dormant le dernier chèque volé. C'était un été sec, avare d'orages. Ils engrangeaient les bons souvenirs pour se réchauffer le cœur au cours d'un hiver dont ils percevaient l'approche. Ils faisaient provision de richesses qu'ils n'avaient jamais eues et cuvaient sous la Voie lactée des Causses le vin de leur enfance.

L'équipée a duré trois semaines. Régulièrement, Sandrine postait une carte à son frère et, sur une France punaisée au mur, Théo Broussard pointait leur progression, songeur, comme s'il s'était agi des troupes américaines en Normandie. Mais c'était le Sud. Rodez, Millau, Lodève, et puis, au débouché des montagnes, la dégringolade vers la mer.

À leur arrivée chez le frère de Julien, personne n'a voulu les croire quand ils ont relaté leur traversée par un été si chaud. Ils allaient à la plage et dînaient au restaurant. Ils dansaient beaucoup, comme deux vacanciers goûtant insouciance et repos après des mois gris et tracassiers. Ils étaient des intermittents du bonheur. Ils se diluaient dans la masse.

Ils n'imaginaient pas qu'une enquête progressait dans leur direction. Théo n'était pas le seul à avoir reconstitué leur itinéraire. Dans les services chargés des vols de chéquiers, des fonctionnaires de police, ignorant leur mode de locomotion, s'étonnaient de leur étrange lenteur. Pourquoi des étapes aussi courtes ? Pourquoi des zigzags, des crochets par des villages perdus, pour des arnaques de si peu d'importance ? Cela ne correspondait à aucun mode opératoire connu. Les inspecteurs restaient perplexes. Les chèques signés soir après soir avaient tracé en pointillé une flèche dont la pointe désignait la tranquillité estivale du couple. Les congés d'août, dans les gendarmeries, et une canicule de premier ordre étaient sans doute leurs alliés les plus sûrs. Mais pour combien de temps ?

### III

Quelques mois après le déjeuner au Grand Large, je suis retourné dans l'appartement de la rue Michel-Arnaud, à Cassis. Comme la sœur de Théo n'était pas là, je me suis installé dans ce qui lui tenait lieu de chambre quand elle descendait de Bruxelles. L'après-midi, recru de fatigue après avoir nagé, j'abandonnais Théo à sa plage et à la canicule et je rentrais m'étendre. Derrière les contrevents clos, j'attendais que la pénombre m'entraînât dans une sieste encombrée de songes et je regardais les photos de mode punaisées au mur : des créatures étourdissantes, selon mes critères, mais pour Sandrine surtout des robes ou des maillots pour lesquels elle avait eu le béguin. Et je m'assoupissais là où elle avait rêvé de devenir une de ces « créatures ». Sandrine Broussard... Avais-je jamais rencontré pareil antipode de moi-même ? Pour rien au monde je n'aurais échangé ma vie contre la sienne. L'emprunter par moments, cependant, n'aurait pas été pour me déplaire. Emprunter mon contraire comme, en hiver, on voit des riches du Nord partir se reposer au soleil des pauvres. Tout nous séparait, dans notre rapport au temps, et bien souvent je l'enviais. Je travaillais dans une agence de presse où la moindre seconde comptait. L'instant présent était mon matériau. J'aimais l'information à grande vitesse, celle qui vous appartient le temps que les autres ne la connaissent pas encore, et n'aspirais pourtant qu'aux calmes équatoriaux. À la lenteur. Mon idéal maritime était la mer des Sargasses. Sandrine en était l'incarnation : elle avait réussi à imposer son propre temps au monde. Et tandis que mes paupières commençaient à se fermer, je posais les yeux au hasard des murs – sur les épaules hâlées d'une créature étourdissante.

Théo Broussard était le contraire de sa sœur : rien aux cloisons de sa chambre. Aucun meuble dans son logement, sinon dans le séjour une petite table en marbre à laquelle nous prenions les

repas, avec quatre chaises sur des tomettes terre de Sienne.

Sandrine avait projeté sur les murs des reflets idéalisés d'elle-même, qui attendaient leur heure pour rivaliser avec la Sylvie Vartan années soixante-dix. Comme elle, elle serait la plus belle pour aller danser. Elle devait faire de beaux songes dans cette couche surplombée par tant de tanagras. Et pourtant, elle n'était pas née au bord de la Maritza. Son père n'était pas d'origine arménienne et sa mère n'avait aucune ascendance hongroise. Sandrine était du Nord-Pas-de-Calais et n'aurait jamais la beauté de la chanteuse aux robes pailletées, à moins que n'intervienne un magicien.

Enfant, Sandrine était tombée la tête la première, un jour qu'elle courait. Le nez en sang, elle avait hurlé de douleur. Quand les croûtes étaient parties, elle avait remarqué une déviation de l'arête nasale. Le matin, dans la glace, elle ne voyait plus que ça. À compter de ce jour-là, elle avait détesté son visage. Elle n'avait d'yeux que pour les mannequins des magazines féminins et pour les articles consacrés à la chirurgie esthétique. À l'époque, elle était encore trop jeune pour se plaindre de ses seins mais elle avait déjà son menton en aversion, en plus du nez.

À force de feuilleter des revues, elle s'était convaincue que la beauté aussi s'achetait, et qu'un jour, elle se l'offrirait. À l'instant où son nez avait heurté la bordure du trottoir, elle avait pris sans le savoir rendez-vous avec un chirurgien plastique qu'elle ne connaissait pas, dans une clinique qui n'existait sans doute pas encore. Rendez-vous dans un avenir lointain, comme chez les praticiens les plus demandés, mais auquel elle serait ponctuelle à l'heure et au jour dits.

Tous les espoirs étaient permis : un jour, adulte et riche, elle se confierait à un magicien et il ferait d'elle une Sylvie Vartan ou une autre Constance... Constance de Villecour était l'épouse jeune et séduisante d'un industriel du Nord chez laquelle sa grand-mère Mathilde allait faire la cuisine et le ménage. Aux yeux de l'enfant qui l'accompagnait là-bas pendant les vacances, Constance incarnait le summum de l'élégance, l'idéal féminin, avec ses longs cheveux blonds en arrière façon Amanda Lear. Mais qui se souvient d'Amanda Lear ? Qui se souvient des années soixante-dix... Parfois, quand je laisse remonter des souvenirs lointains et que ces bulles éclatent à la surface du temps, j'ai peur d'être le dernier à les évoquer encore.

Constance de Villecour se levait tard. Elle commençait sa journée par une heure dans la salle de bains, après quoi elle descendait parfumée, si bien que, vite, l'air embaumait Constance

dans toutes les pièces. Le plus souvent, elle portait une minijupe de tartan ou une robe au décolleté profond. Elle exigeait des plats sans sauce pour rester fluette. Pas plus de cinquante kilos, avait-elle décidé. Au déjeuner, elle ne mangeait pour ainsi dire pas. Grignotait des abricots. Ensuite, elle passait l'après-midi enfermée dans sa chambre, où elle recevait un amant. Rarement le même. Et elle changeait de petite culotte plusieurs fois par jour, ce qui laissait Sandrine interloquée. À l'âge de six ou sept ans, elle se disait que pour séduire, plus tard, elle devrait posséder une vaste collection de petites culottes.

Les années passèrent. Plus Sandrine voulait tomber amoureuse de son corps, plus elle le prenait en grippe. Après le nez, qui avait un temps monopolisé sa haine, après le menton, elle s'est mise à détester ses seins. Ceux qu'elle entrevoyait dans les magazines avaient des formes parfaites. Ils ne tombaient pas. Les siens, oui, maintenant qu'ils lui apparaissaient, petit à petit, dans le bain révélateur de l'adolescence. Et puis, elle aurait beaucoup aimé escamoter ses taches de rousseur. Elle avait acheté en catimini une crème censée les faire disparaître de sa peau nordique et elle avait caché le pot dans la chambre de Théo, mais sa mère l'avait découvert, car rien ne lui échappait. Et elle l'avait confisqué. Cette femme à la tignasse raide ne supportait pas la féminité des autres ; de sorte que, par exemple, elle avait interdit à sa fille de se laver la tête plus d'une fois par semaine. Sandrine avait des cheveux bouclés qui lui tombaient jusqu'aux épaules et dont son père disait qu'ils étaient « magnifiques ». Oh ! Constance... Être belle un jour ! Sandrine n'avait plus d'autre horizon. Sa mère lui répétait qu'elle ne l'était pas et elle la croyait comme on croit sa mère. Elle ne voyait dès lors qu'une solution, attendre. Riche, elle trouverait le meilleur chirurgien et elle le paierait pour refaire ce que dans ses entrailles, la mère avait raté.

Sandrine enfant ne connaissait pas encore l'histoire de Narcisse. L'eau de la fontaine, le malaise quand il s'y mira, amoureux de lui-même, puis sa mort et la fleur qui poussa à cet endroit et prit son nom. Tout cela avait pourtant des résonances avec ce qu'elle vivrait plus tard. Son rendez-vous avec un chirurgien plastique était fixé par le destin à quatre-vingt-deux, l'année de ses vingt-deux ans. Un jour de février ou mars, elle a lu une annonce dans un magazine local :

**Professeur, sur Lille,  
vous rend plus belle.**

**Venez me voir.  
Réussite assurée.**

Ce fut comme si un courant de basse tension l'avait traversée très subtilement. *Venez me voir...* Elle a laissé passer quelque temps, puis elle s'est décidée à franchir le pas. Le cabinet se trouvait boulevard de la Liberté. Ce jour-là, jour de grand soleil, le « professeur » était absent. Une femme superbe, aux cheveux d'un blond vénitien, l'a fait entrer. Elle devait avoir une petite quarantaine et s'est présentée : Véra Kaminer. Quand Sandrine a eu fini de lui exposer ce qui l'amenait, la femme a dénudé sa poitrine.

– C'est le professeur qui m'a refaite.

Ce mot, « refaite », a résonné plus que les autres aux oreilles de Sandrine. Combien de fois ne l'avait-elle pas eu en tête, ces dernières années ? Sandrine a enlevé le haut à son tour. À la vue de ses seins, Véra Kaminer a été catégorique.

– On les améliorera sans difficulté. On les relèvera.

Elle avait accompagné ses mots d'un geste des mains.

Sandrine a obtenu un rendez-vous à la clinique parisienne du professeur dans un délai assez rapide. Elle serait admise le 1<sup>er</sup> mai dans l'après-midi et on l'opérerait le lendemain matin des seins et du nez.

Elle avait choisi de n'en parler à personne, pas même à son compagnon ou à ses parents. Comment auraient-ils pu comprendre ? Être belle, être parfaite ! Ils allaient voir ce qu'ils allaient voir. Elle s'imaginait déjà de retour, métamorphosée.

Sandrine est arrivée gare du Nord dans la torpeur d'un jour de fête, avec trente-cinq mille francs en coupures dans sa valise. À l'époque, elle n'était pas recherchée et avait contracté un emprunt sans difficulté. Dans le taxi, elle a posé sa fortune sur ses genoux et donné l'adresse d'une clinique du XVI<sup>e</sup>. J'aurais aimé la connaître, alors, et l'attendre devant l'établissement du professeur Beauchamp pour la mettre en garde. Mais de quel droit, au fond ? Étais-je un archange à même de lire les destins ? De toute façon, rien ne l'aurait dissuadée de franchir le seuil.

Sa chambre donnait sur un parc. Quelques frênes, des marronniers en pleine efflorescence, une pelouse bichonnée et puis un mur de cinq mètres de haut avec, sur sa moitié inférieure, un treillage de lattes vert bouteille formant des losanges. Sandrine n'était pas seule. L'autre lit était occupé par une certaine

Jacinthe, en attente de se faire opérer.

Aux portes de son rêve, Sandrine a pris peur. Et si elle mourait sur le billard ? Elle avait honte par anticipation. La pauvre a succombé pour embellir, dirait-on, s'imaginait-elle. Oh ! elle avait tant attendu ce moment, et voilà qu'elle appréhendait, maintenant... Depuis dix ans, elle se représentait l'instant où elle se réveillerait du sommeil opératoire et le scénario était chaque fois le même : on approchait d'elle un miroir et elle en restait muette.

Grâce à son visage revu et corrigé, elle ne souffrirait plus. Elle dominerait les hommes. Peut-être deviendrait-elle un mannequin illustre et ils ouvriraient leur portefeuille pour elle. Sa mère reconnaîtrait en elle une femme très belle et elle le lui dirait. Pour l'instant, mille personnes pouvaient lui répéter qu'elle était magnifique, cela lui était égal. C'est de sa mère qu'elle voulait l'entendre. Dans ses rêves, elle lui tendait un magazine dont elle faisait la couverture et sa mère en restait bouche bée.

Au cours de la soirée, l'anesthésiste est venu la voir et elle lui a confié ses craintes d'une interaction entre les amphétamines, dont elle faisait une grande consommation, et les substances hypnotiques. Il l'a rassurée, comme l'a fait, un peu plus tard, le professeur Beauchamp. Homme d'âge mûr qui n'avait guère de temps à perdre avec ses patients, celui-ci n'était resté que quelques minutes. « Tous les mannequins de Paris sont passés entre mes mains, mademoiselle. Soyez tranquille, tout marchera comme sur des roulettes. »

Jacinthe a été la confidente de ses angoisses d'un soir. Aide-moi, Jacinthe... Même si tu n'en crois pas un mot, dis-moi que tout ira bien. Que demain, je serai superbe, avec des petits seins à la Birkin...

Piquée par la quenouille de l'anesthésiste, elle semblait le lendemain matin dans les profondeurs du sommeil, certaine que, quelques heures plus tard, son nez et ses seins auraient été rectifiés à la perfection par les mains d'un maître. Aide-moi, Jacinthe, à remonter des abysses de l'innocence. Aide-moi à tuer Cendrillon...

À son réveil, elle a appelé de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'on accoure. Le docteur Beauchamp a soulevé délicatement les bandages.

– Vous n'avez aucune inquiétude à avoir, mademoiselle. Tout a bien marché. Vous découvrirez le résultat dès que possible.

Au lieu de rester trois jours à la clinique, comme cela était prévu, Sandrine Broussard y a passé un mois. Des complications étaient apparues après l'opération. Les piqûres qu'on lui a faites durant son séjour provoquaient chez elle une troublante distorsion du temps. Dans cette bulle, elle perdait la notion de durée. Combien de jours s'écoulaient ? Elle n'en savait rien, et l'attente décuplait son mal-être.

Un matin, on lui a retiré les pansements. Des cicatrices persistaient sur le nez, assez bien refait. À la vue de ses seins, cependant, elle a eu un choc.

– Nous avons atteint la perfection, s'est exclamé le professeur.

En lieu et place de ce dont elle rêvait, elle découvrait deux petites pommes ridicules. Était-ce cela qu'elle avait attendu pendant dix ans ? Elle a vite enfilé un chandail pour ne pas voir. À son frère venu lui rendre visite, elle a dit avoir eu un accident de voiture. À ses parents aussi, au téléphone, elle a servi la même explication.

Malgré l'imminence de l'été, elle a continué de porter un pull-over après sa sortie, pour estomper ses formes. Son retour n'a rien eu de triomphal. Elle n'était pas devenue le mannequin espéré. Une seule personne était à même de redresser la situation : celui qui connaissait déjà ses seins pour les avoir opérés. Elle en était certaine, la seconde tentative serait la bonne.

Il y eut trois secondes fois dans les années suivantes. À chaque reprise, Sandrine se confiait au même chirurgien. Elle allait de Charybde en Scylla avec une certitude : seul le docteur Beauchamp avait les clés de la réussite. Il rectifierait tout puisqu'il connaissait ses désirs autant que ses regrets.

– Je retournais chaque fois au massacre avec la même ardeur, m'a-t-elle confié un jour que nous parlions de cette période. On espère toujours un mieux.

– Mais tu n'as jamais eu conscience de courir à l'échec ?

– Après chaque intervention, Beauchamp me disait avoir compris pourquoi il s'était trompé. Je le croyais. Il me parlait des mannequins passés entre ses mains et me montrait des photos d'elles... Ce type laid me tenait sous sa coupe. J'étais tombée dans un rapport hypnotique. Un soir, il est entré dans ma chambre avec sa maîtresse, un top-modèle svelte et impeccablement fuselé, et il m'a dit en la désignant : « Vous voyez, les vraies femmes, c'est ça. » J'étais dépendante de lui... Après chaque opération ratée, je lui envoyais un bouquet de fleurs accompagné d'une lettre de remerciements... Les femmes filiformes m'ont longtemps



fait souffrir. Pour leur ressembler, je ne mangeais pratiquement plus. J'avais doublé la dose d'amphés, qui sont d'efficaces coupe-faim. Je haïssais ces squelettes en rêvant de devenir l'un d'eux. Oh ! comme je les haïssais... Ils me rappelaient tellement les photos des camps dont ma mère était friande. Ils me rappelaient tellement ma mère.

\*

Après ces quatre opérations, Sandrine Broussard a consulté d'autres chirurgiens, sans jamais leur confier ses seins. Son nez, oui. L'un d'eux, à Lille, lui a prélevé un petit bout d'os du côté de la hanche pour le lui greffer dans le nez. Tout s'est bien passé mais au bout d'un mois, la greffe a été rejetée, comme si son corps ne reconnaissait pas ce fragment de lui-même. À la place, le chirurgien a utilisé du corail. De quelle mer lointaine provenait-il ? Quel destin, quand j'y pense, finir dans le nez d'une humaine... Cette fois, la greffe a pris mais tous les six mois, Sandrine a dû recevoir des injections de collagène pour parfaire la rectitude de l'arête.

## IV

Sandrine Broussard aurait aimé que sa mère lui dise un jour des choses qui ne lui étaient jamais venues sur les lèvres, comme, par exemple, « Tu es belle, ma fille »... L'avait-elle seulement jamais appelée « ma fille » ? Plusieurs fois, au cours de mes séjours rue Michel-Arnaud, le téléphone avait sonné. L'atmosphère se figeait. Sandrine et Théo se regardaient avec des yeux de bêtes traquées. Tout le temps que duraient les sonneries, nous faisons silence. À quoi devinaient-ils que c'était elle ? L'heure d'appel, sans doute. À bien y réfléchir, je ne me l'explique pas vraiment. Je me dis qu'un instinct devait les avertir. Malgré mille kilomètres entre elle et eux, ils tressaillaient car en un éclair, ils venaient de rechuter dans le pire de l'enfance, un de ces moments où la mère entrait en tempête. Et quand le téléphone sonnait, ils étaient comme ces animaux qui prennent la fuite bien avant un tremblement de terre : ils savaient.

Il arrivait que Théo réponde. Ensuite, après avoir raccroché, il inspirait profondément. Les sourcils arqués et les yeux dans le vide, il résumait une conversation dont sa sœur avait tout entendu. C'était une manière de décantation, d'apaisement après la tension, et le compte rendu du frère était entrecoupé de silences. L'orage s'éloignait et un ciel de traîne lui succédait, qui laissait Théo et sa sœur songeurs, durablement maussades.

Entre eux, ils surnommaient leur mère « le mammoth ». Allusion à son gabarit ? Au fait qu'elle appartenait à une ère révolue ? Près de trente ans après la Libération, elle avait toujours une fascination-répulsion pour les nazis. Quand Sandrine avait eu dans les douze ans, elle lui avait lu des livres où il était question de bébés fusillés, de détenus contraints de boire jusqu'à ce que leur ventre éclate. Elle achetait presque exclusivement des ouvrages sur la déportation, comme ceux de Christian Bernadac.

*Le Train de la mort, Le Camp des femmes*, et d'autres du même tonneau. Un jour que Sandrine s'était bouché les oreilles en la suppliant d'arrêter, elle avait insisté : Il faut que tu saches.

Dans les périodes où les séances de lecture cessaient, Sandrine s'emparait de ces livres en cachette pour les parcourir seule, jusqu'à l'écoeurement. Elle s'en voulait d'être fascinée par l'horreur tapie au sein des hommes. *Lorsque vous regardez longuement un abîme, c'est l'abîme qui finit par vous regarder...*

Longtemps, Sandrine a cru que toutes les mères du monde étaient à l'image de la sienne. Elle devait bien s'apercevoir de quelque chose, malgré tout, car elle ne ramenait jamais de camarades à la maison. Tu devrais avoir honte de toi, avait hurlé sa mère, un jour. Regarde tes copines. Elles sont dix fois mieux que toi ! Elles sont fières, au moins, de ce qu'elles sont et de ce qu'elles font !

Sandrine se plantait devant un miroir et cherchait à comprendre ce qui n'allait pas.

Était-ce le fruit de ses lectures ? La mère se livrait sur sa fille à certaines formes de torture psychique. Un jour, découvrant qu'elle avait subtilisé un billet de « dix mille » chez sa grand-mère, elle s'était répandue en invectives et l'avait frappée. En tombant, Sandrine avait heurté le bord du lavabo et sa tête avait saigné. Au retour du père, la mère avait tenu une sorte de conseil de guerre. La pécheresse avait dû se tenir agenouillée et le père, silencieux, avait assisté à la scène à titre de témoin. Et la mère avait décidé de tout : le dimanche, ils se rendraient ensemble à Torquillies chez la grand-mère et Sandrine lui avouerait à genoux.

Dans les jours qui avaient précédé ce week-end, Sandrine avait pour ainsi dire arrêté de vivre. Mortifiée, elle pressentait que l'affaire du billet prendrait des proportions inattendues. Quelque chose allait se terminer et ce quelque chose englobait son enfance et une certaine idée de l'avenir. Son avenir venait de s'effondrer sur son enfance comme sous l'action d'un glissement de terrain et ce qui allait lui succéder n'avait pas encore de nom. Ce serait un temps vide de sens, spongieux et inconstructible, sur lequel l'adolescente devrait pourtant s'avancer.

Ce dimanche-là, la famille avait pris la direction de Torquillies pour la cérémonie de repentance. En chemin, le père avait avisé une aire d'autoroute et s'était garé. Agenouillée sur le bitume, tout contre la R12 blanche, Sandrine avait dû répéter ce qu'elle aurait à dire à sa grand-mère. Ensuite, la mère l'avait autorisée à se relever.

– C'est bon pour cette fois. On fait demi-tour.

La grand-mère n'a jamais eu le fin mot de l'histoire. Elle a continué d'imputer le larcin à une voisine qui, selon la mère, ne l'avait pas volé.

Avec Théo, la mère n'était pas plus tendre. Parce qu'elle lui reprochait d'être un garçon, elle l'a habillé en fille jusqu'à l'âge de cinq ans. Est-ce à cause de cela ? Très tôt, il est entré en résistance contre sa mère. À quatre ans, il refusait la nourriture qu'elle lui donnait. Il regardait fixement son assiette sans y toucher, sans broncher, et à la fin du repas, concluait par un « Pas faim » qui ne souffrait aucun commentaire, si bien qu'au bout de quelque temps ses parents ont dû l'envoyer soigner ses os à Berck, sur la Côte d'Opale, car il était atteint de rachitisme.

Un jour, sa mère lui a dit qu'elle voulait le jeter dans le canal. Et puis, lui rabâchait-elle, obnubilée par la dernière guerre, ton père n'est pas ton véritable père. Le vrai est allemand.

Cette mère omniprésente, qui ne buvait jamais une goutte d'alcool mais abusait du café et des anxiolytiques, risquait à tout moment de faire irruption dans la chambre de Sandrine pour ouvrir un placard et le vider en prétextant que les pull-overs étaient mal pliés. Un jour, Sandrine a brisé par mégarde la fermeture Éclair d'un vêtement. Elle a couru en acheter une neuve à la mercerie et a remplacé l'ancienne sans la moindre notion de couture. Il fallait faire vite avant que la marâtre ne s'en aperçoive.

Sandrine était toujours sur le qui-vive. Elle guettait la moindre réaction de cette mère imprévisible comme une tornade, toujours prête à se déchaîner en une pluie de jurons et de coups. À chaque retour de classe, elle jaugeait son humeur. Le cartable encore en bandoulière, elle entrebâillait la porte de la cuisine et l'observait lui tournant le dos, sûre de ne pas avoir été remarquée. Sans même se retourner, sa mère lui lançait alors un sonore :

– Enlève tes souliers ! Tu salis tout.

Elle n'était jamais en reste de mots blessants. Quel gros cul tu as dans ce pantalon ! persiflait-elle au moment où Sandrine partait à l'école et n'avait plus le temps de se changer.

Il aurait fallu se dire que cela n'avait pas d'importance. Car dans le même temps, la mère avait besoin de sa fille. Devant les autres, elle était fière d'elle, elle plastronnait en montrant ses photos. Sandrine était sa beauté par procuration.

Quand la mère rentrait et que la clé tournait dans la serrure Sandrine se figeait, ravie et terrifiée. Des sentiments

contradictaires s'enchevêtraient. Parce que, pour compliquer les choses, il y avait de bons moments. Elle et sa mère partageaient certains engouements. Sylvie Vartan en était un. Celle des années soixante et soixante-dix, qui rêvait d'être la plus belle pour aller danser, ou qui montait à bord du Locomotion « jusqu'à la dernière heure, jusqu'au dernier whisky ». Sandrine et sa mère guettaient ses apparitions à la télévision : *Midi trente*, *Midi première*, *Cadet Rousselle* et autres émissions de grande écoute. Quand elle chantait, Sandrine appliquait une feuille de papier-calque sur le duvet d'électricité statique de l'écran et recopiait à la va-vite les contours de sa robe. Le reste du temps, elle imitait sa façon d'être. Elle reproduisait dans la glace ses regards de perdition. Et sa mère, cherchant à se la concilier, l'encourageait. À d'autres moments, elle se faisait douceureuse :

– Tu as envie de voir de l'argent, Sandrine ? Tu veux ? Viens avec moi. Tu n'en diras rien à ton père, surtout. N'est-ce pas que tu ne diras rien ? Et elle vidait sous ses yeux des pots en étain lourds de pièces de un franc ou de cinq.

– Tu avais envie de voir ça, n'est-ce pas ? L'argent te rend malade. Tu ne penses qu'à ça.

Cette femme d'intérieur faisait croire à son mari qu'elle était sans le sou. Elle lui demandait de retirer de l'argent à la banque, puis elle thésaurisait en douce.

Après l'affaire du billet de dix mille, les parents ont serré la vis. À la fin d'un séjour de vacances chez sa grand-mère, Sandrine a refusé de repartir avec eux : c'était au-dessus de ses forces. La mère s'est emportée. Elle l'a frappée avant de décréter :

– Puisque c'est comme ça, c'est terminé. Tu ne passeras plus tes vacances ici. Et puis, d'abord, tu es réglée, tu es une jeune fille maintenant. Tu n'as plus rien à faire à Torquillies.

Quelque chose me laisse penser que la « sortie de route » dont a été victime Sandrine Broussard au cours de sa jeunesse s'est produite dans ces temps-là, après l'affaire du billet. Elle a abordé l'adolescence sur les décombres de ce que la mère avait réduit en miettes. L'adolescence se présentait à elle comme un grand terrain vague qu'on lui demandait de traverser à la nuit tombante sans repères ni fanal. Alors qu'elle avait toujours été une bonne élève, douée en français, elle a baissé les bras. Ayant perdu en peu de temps dix à quinze places au classement, elle n'a jamais remonté la pente. Elle avait, pour emprunter un terme d'alpinisme, dévissé.

Après son échec au BEPC, sa mère l'a insultée, frappée durant des jours et des jours. À un moment donné, cependant, la coupe a été pleine. Au beau milieu d'un repas, Sandrine s'est levée brutalement de table et a giflé sa mère. Sidérée, celle-ci s'est tue. Elle ne l'a plus jamais touchée.

Quand il était présent, le père cherchait à panser les plaies de sa famille. Il prenait sa fille à part chaque fois qu'il pouvait :

– Ce n'est pas grave. Papa est là. Ne t'inquiète pas.

À lui aussi, il aurait fallu que quelqu'un dise ce genre de phrases. Avec le temps, la mère n'a plus supporté qu'il cherche consolation dans la bière. Elle avait beau prendre de plus en plus de cachets, elle ne supportait plus grand-chose.

Un soir, Sandrine, alors adulte depuis peu et installée ailleurs, a reçu un appel de son père. Rentré ivre, il avait été tabassé comme jamais par sa femme et avait trouvé refuge chez le médecin de famille, qui lui avait dit sans détour :

– Votre femme, il faut l'enfermer à Armentières.

Le père avait déjà signé le formulaire d'internement quand Sandrine, accourue chez le médecin, a donné elle aussi son accord. Ils sont allés la chercher avec les infirmiers. Il a fallu lui passer la camisole pour réussir à la pousser dans l'ambulance. Elle résistait comme une truie qu'on envoie à l'abattoir. La rage décuplait à tel point ses forces qu'elle est parvenue à leur échapper, mais les infirmiers lancés à ses trousses ont fini par la capturer et l'emmener.

Elle devait rester à la clinique psychiatrique d'Armentières pour une durée indéterminée, de l'ordre de quelques semaines. Dans la nuit qui a suivi son départ, le père a bu toute la cave. Le surlendemain, il signait une décharge et sa femme rentrait chez elle.

\*

Au cours de l'été quatre-vingt-quinze, j'ai fait une longue randonnée dans les Alpes avec Sandrine et Théo. De refuge en refuge, entre deux et trois mille mètres. Le jour où nous sommes redescendus dans la vallée, comme la chaleur était accablante, je me suis juré de boire un litre de bière à l'arrivée. Nous étions heureux. La boucle était bouclée. Retrouver des cafés et des boutiques était une fête. Nous avions le sourire aux lèvres. Nous avons choisi une terrasse ombragée et passé la commande. Sandrine rayonnait. Son frère plaisantait.

Ensuite, Sandrine s'est levée pour téléphoner à André, leur oncle, et prendre des nouvelles. Théo et moi avons entamé nos bières en la regardant s'éloigner en quête d'une cabine.

Elle a reparu un quart d'heure plus tard. Je la revois : elle marchait très lentement. Elle a regardé son frère dans les yeux et a dit, sans trahir la moindre émotion :

– Maman est morte... Une sorte d'empoisonnement aux médicaments.

Alors que cette semaine en haute altitude venait d'ensoleiller ma vie, j'ai reçu à cet instant une décharge électrique dont je me souviens parfaitement. J'ai posé mon verre et je les ai observés. Après un silence, Théo a dit :

– Nous voilà orphelins maintenant... Et ça remonte à quand ?

– Hier.

– Et pour l'enterrement, tu lui as demandé ?

– Ce sera après-demain, à Marcq.

– Alors je vais redescendre à Cassis chercher des habits et je remonterai en voiture.

– Tu penses que je pourrai y assister ?

La soirée s'est éternisée dans le silence. Nous avons dîné de truites aux amandes au restaurant de l'hôtel. Le frère et la sœur n'étaient pas à proprement parler tristes. Ils étaient entrés dans la stupeur, à l'écoute d'un séisme trop distant pour provoquer des dégâts mais dont le grondement vous parvient, terrifiant quoique très atténué.

Le lendemain, nous nous sommes séparés presque sans un mot. Ni Théo ni moi ne sommes bavards de nature, alors, dans ces moments-là... Sandrine est repartie en voiture. Elle tenait à passer à Bruxelles avant les obsèques. Théo m'a déposé devant la gare d'Albertville, au rond-point ombragé par un gros tilleul, et, comme il est d'usage en pareil cas, je lui ai souhaité bon courage.

Je l'ai appris par la suite, une personne de confiance a déconseillé fortement à Sandrine de se rendre aux obsèques.

– Vous êtes toujours recherchée. Les policiers vous attendent au tournant. Pour eux, dites-vous bien que cet enterrement est une aubaine. Oubliez les on-dit de la parentèle et écoutez-moi : n'y allez pas.

Une fois de plus, elle s'est inclinée. Elle est restée à Bruxelles,

aux prises avec un sentiment de délivrance et des souvenirs à combustion lente qui revenaient par bouffées : la mère, la mère... Les derniers temps, une certaine forme de folie s'était emparée d'elle. Des yeux hagards, des cheveux en bataille. Chez elle, elle déambulait peignoir ouvert, seins pendants. Elle ne fermait plus la porte des cabinets. La dernière fois que Sandrine lui avait rendu visite, elle avait caché les clés de sa voiture pour qu'elle ne reparte pas. Sandrine avait fini par rester dormir. Pendant la nuit, la mère était venue s'allonger près d'elle, un oreiller pressé sur sa poitrine.

– C'est celui de ton père... Il posait sa tête là...

Elle avait tenu à lui montrer comment il la poussait hors du lit quand, disait-elle, il était ivre. Sandrine avait bien tenté de la faire sortir de la chambre, mais elle s'accrochait à tout. Puis elle s'était emparée des produits de maquillage de sa fille et les avait jetés par terre en hurlant :

– Moi, je n'ai jamais eu tout ça !

Le père avait été emporté par la maladie cinq ans avant sa femme. En quelques mois, il avait subi plusieurs opérations pour un cancer de l'intestin. À l'époque, Sandrine vivait du côté de Toulouse. Un jour, elle lui avait trouvé une voix particulièrement affaiblie au téléphone, mais il n'avait pas voulu s'étendre sur ses problèmes. « Papa est guéri », disait-il, et elle n'en croyait pas un mot.

Quelque temps plus tard, elle est montée le voir à l'hôpital, à Lille. En entrant, elle a eu un choc. Il avait le visage couvert de taches et le corps amaigri. Lorsqu'elle a voulu partir, il lui a murmuré dans le creux de l'oreille :

– Surtout, fais attention à la police, Sandrine...

De fait, par la suite, elle a eu très peur. Après son passage, une infirmière a dit à la famille, sans avancer de raison, qu'elle aimerait s'entretenir avec « la jeune femme rousse qui est venue ». Ce soir-là, Sandrine a préféré ne pas dormir chez ses parents et a pris une chambre à l'hôtel, dans un quartier lointain.

La nuit de la mort de son père, elle s'est réveillée transie aux alentours de six heures, comme si elle avait fait un cauchemar ; et cependant, elle n'avait pas rêvé. Elle avait seulement l'impression qu'il venait de se passer quelque chose. Dans la matinée, elle a appris que son père était décédé à ce moment-là.

Le plus dur a été de ne pas pouvoir assister à ses obsèques. Pas



même de loin, comme une héroïne de film, avec une paire de jumelles dans lesquelles elle aurait aperçu deux inspecteurs en civil, à l'écart. Pour ceux qui ignoraient ses démêlés avec la justice, elle est passée pour une fille indigne.

À la mort de son père, Sandrine Broussard est tombée malade. Aujourd'hui encore, elle ne peut retrouver un seul souvenir des quinze jours qui ont suivi. Qu'a-t-elle bien pu faire ? Au-delà de ces deux semaines, la mémoire lui revient. Une fois rétablie, elle a rompu avec l'homme qui l'entretenait alors. Son frère lui a envoyé un mandat pour l'aider à passer le cap le plus difficile. Quant à la mère, elle est restée longtemps en état de choc. Elle qui avait toujours rabaissé son mari a été prise de vertige face au vide. Dans cette période où plus rien n'avait de sens, elle embrassait les photos du défunt et écrivait au dos

### *Je t'aime*

Un jour, Sandrine m'a raconté comment ses parents s'étaient rencontrés. Une remise des prix, les années cinquante dans le Nord. Le père vient d'être reçu premier au baccalauréat. La mère, dont la sœur jumelle a épousé un ouvrier, se cherche un homme capable de rapporter davantage d'argent à la fin du mois. Un bachelier, en ces temps-là, c'est une aubaine, et elle s'arrange pour qu'il lui soit présenté.

Le père a un air bravache sur la photo de mariage, prise à l'extérieur. Car on est le 11 février cinquante-six, au plein de l'hiver le plus froid du siècle. Il neige jusqu'à Cannes et la Gironde gèle, mais les mariés s'affichent dehors comme si de rien n'était. La cérémonie vient d'avoir lieu dans le village de la mère. Certains doivent plaisanter, supplier le photographe d'appuyer vite sur le déclencheur. Les sourires ont quelque chose de forcé, dans l'air vif, devant un mur de brique. Les tenues sont aussi sombres que la mine de la mariée. Elle est bien la seule à ne pas sourire. Son époux est bel homme, avenant et heureux. Il ignore qu'il a déjà perdu.

En retrait des mariés, voici Solange, la sœur jumelle de la mère, au bras de son mari au look James Dean. Solange a toujours été la plus jolie des jumelles et la plus douée en classe. Mais ce 11 février, sa sœur vient de l'emporter. Elle pourrait sourire tout de même un peu en savourant sa revanche, or non. Mais comment ? Il faudrait pour cela pardonner, ne serait-ce qu'un

peu, et prendre enfin Solange de haut. Celle-ci aura sept enfants et les revenus du foyer, avec son James Dean prolétaire, resteront bien maigres. La mère de Sandrine pourrait se réjouir d'avoir conquis un bachelier et de réussir où Solange a tout perdu : sur l'argent. Mais non.

– Ma mère m'a fait subir ce qu'elle n'a pas pu dire à sa sœur dans leur enfance, m'a confié un jour Sandrine.

Le croyait-elle vraiment ? En poursuivant l'archéologie familiale, elle en est venue à sa grand-mère maternelle.

– Une femme de l'Assistance publique au physique raide et à la voix forte. Les cheveux teints en mauve. Rien de doux chez elle. Son mari et elle tenaient une épicerie, où un sou était un sou. Je détestais aller chez eux.

Tout orientait Sandrine Broussard vers le versant paternel de la famille, le seul à recevoir le soleil et la chaleur humaine, quand le côté maternel était à l'ubac, stérile, glacé. Oui, sur la photo de mariage, le père ignorait qu'il avait déjà perdu ; qu'il allait vivre sous la coupe d'une épouse qu'il ne tromperait jamais. Pour tromper, il faut de l'argent, or il n'en eut pas car elle tenait les cordons de la bourse. Et cette femme le sermonnait chaque fois qu'il prenait un apéritif de trop dans le voisinage.

– Tu ne sais pas dire non, espèce de salaud.

Le père trouvait refuge dans la bière et la lecture de San Antonio. De temps en temps, sa mère lui glissait un billet de cent francs pour s'acheter des bières en douce.

Mais sa femme l'épiait. Elle traçait des marques sur les bouteilles pour accumuler des éléments à charge. Aucune goutte d'alcool n'effleurait ses lèvres d'honnête épouse et devant ses enfants, elle jouait la victime. Elle assurait que leur père avait mauvais fond et qu'il « buvait ». Quand il partait, le matin, elle répétait à cet homme soumis, qui s'initiait à l'informatique et à l'anglais pour gagner un peu plus :

– Rapporte des sous, au moins ! Je n'ai plus rien.

Il y avait, je l'ai dit, un adret et un ubac dans la famille Broussard, et ces deux versants s'observaient avec méfiance pendant qu'entre eux coulait le temps. L'adret ! Je ne peux dire Sandrine sans dire Mathilde, sa grand-mère paternelle. J'aurais aimé la connaître. Sandrine a passé chez elle toutes les vacances de l'enfance, dans un nid de tendresse. Elle faisait le ménage et la cuisine chez de grands bourgeois et rapportait le soir leur linge à

laver. Les petites culottes de Constance de Villecour séchaient près du poêle à charbon, suspendues à un fil qui survolait la table de la cuisine. Au dîner, on riait haut et fort. On n'avait pas l'alcool triste sur ce versant de la famille. Le seul point faible de Mathilde était sa propension au chapardage. Des petits riens, de-ci de-là. Elle ne pouvait s'en empêcher. Des plaques de chocolat dans le camion de l'épicier qui s'arrêtait tous les matins devant chez elle. Des bas et des combinaisons chez Célestine, la patronne du commerce-bistrot de Torquillies. Et puis, chez Constance, quelques denrées dont ils dîneraient, le soir venu, sous les petites culottes. La grand-mère opérait des ponctions ici et là dans la cuisine de Constance. Elle avait toujours sur elle une fiole qu'elle emplissait de Ricard ou de Martini, avec une pensée pour l'apéritif du soir, pendant que Sandrine faisait le guet. Oui, la grand-mère de Torquillies était d'humeur rigolarde, malgré le passé. Malgré ses deux filles mortes en bas âge de la tuberculose et malgré le décès de son mari vingt-cinq ans plus tôt ; malgré toutes ces mines flottantes qui rendent si dangereuse la traversée du temps.

\*

Je considère aujourd'hui les pages de notes que j'avais prises sur Sandrine Broussard lorsque je commençais à m'intéresser à elle en tant que personnage de roman. Le tout début des années 2000... À l'époque, j'avais habité un temps à Prague. L'après-midi, j'allais au café Louvre où je lisais un roman de Louis Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*. J'observais les joueurs de billard dans la lumière tamisée des abat-jour. Des idées d'écriture, des angles d'attaque pour des chapitres me venaient à la vue de ces jeunes gens concentrés sur leurs parties. Ensuite, je marchais. Mes pas me conduisaient de l'autre côté de la rivière, du côté de Kampa et des parcs. Je marchais pendant des heures avec un sentiment d'euphorie douce. Puis venait le moment de regagner mon studio. Après avoir dîné en écoutant le journal de Radio France internationale, je savais ce qui m'attendait : une longue confrontation avec Sandrine Broussard, par-delà le temps. Ces soirées étaient réglées comme du papier à musique. J'écoutais ses confessions, enregistrées par Marie, une amie commune. J'écoutais les modulations de sa voix captée sur une terrasse des hauts de Nice, et je retranscrivais le plus intéressant. J'ébauchais des phrases, pour plus tard. Je me sentais inguérissablement de son côté de la vie. Elle n'était pas Robin des Bois, elle n'avait pas non plus la trempe ni le goût du sang de Bonnie Parker. Elle était

ce qu'elle était.

Treize années ont passé depuis Prague et revoilà ces liasses de feuilles avec, à côté d'elles, un paquet de pages blanches. Et revoilà les mêmes scrupules, amplifiés. À treize années de distance, ils réveillent en moi les mêmes questions : de quel droit parles-tu en leur nom ? De quel droit dis-tu du mal de l'une et prends-tu parti pour l'autre ? De quel droit écris-tu ça.

## V

En face de chez Théo habitait un homme dont la singularité était d'avoir mis au jour un chef-d'œuvre que le grand public n'admirerait jamais. D'une fenêtre de l'appartement de la rue Michel-Arnaud, un soir de septembre où le temps était à l'orage, j'avais observé le déroulement d'une fête chez cet Henri Cosquer, dans le vieux Cassis. Un ciel de plomb pesait sur le château et nous regardions la petite foule insouciant et volubile qui narguait la foudre dans la propriété d'en face.

J'emmêle aujourd'hui les dates de mes séjours à Cassis. J'y étais souvent. La sœur de Théo aussi. L'autre jour, j'ai repensé à Henri Cosquer et à sa découverte : une grotte préhistorique ornée de peintures d'il y a vingt-cinq mille ans, dont l'accès nécessitait un équipement de plongée. Parfois, je me dis qu'en recomposant le puzzle d'une vie passée, en restituant patiemment l'atmosphère d'une époque, on devient ce plongeur qui, émergeant dans une caverne, eut soudain sous les yeux ce que nul n'avait vu depuis la nuit des temps. Des mains au pochoir, des mains rouges et aussi des aurochs, des bisons... Julien Maihol, Sandrine Broussard, Constance de Villecour et Théo, Astrid et les « coups » : toutes ces personnes, tous ces micro-événements me semblent coupés d'aujourd'hui par une mer de siècles, comme si quatre-vingt-neuf, c'était le Paléolithique supérieur, le Solutréen. À certains moments, ce genre de pensées m'opprime. La chemise arrachée le soir où j'avais fait la connaissance de Sandrine, les petites annonces en guise d'hameçons pour les « gogos » et le vieux tandem de trente-sept retapé pour un été caniculaire : tout cela a beau être proche de moi, c'est aussi inatteignable que l'époque où les premiers hommes peignaient sur des parois.

Vers la fin de l'été quatre-vingt-neuf, alors que Sandrine et Julien avaient posé leur tandem du côté de Toulon, la jeune

femme a eu une nouvelle idée : louer à des quidams une villa qui n'existait pas. Ils ont passé une petite annonce dans un journal du Nord,

**À louer superbe villa, « Les Flots bleus »,  
vue sur la mer, cuisine équipée,  
près d'Hyères**

après quoi ils ont emménagé dans un studio non loin de là, qui devait faire office de boîte aux lettres pour encaisser les arrhes. Ils y ont fait installer le téléphone, dont le numéro a figuré dans l'annonce afin de donner du crédit à leur mensonge. Lorsque les vacanciers arriveraient, ils iraient dormir à quelques kilomètres, dans une maison appartenant à Julien. Ils riaient déjà en imaginant la tête que feraient les familles lorsqu'elles chercheraient la villa fantomale.

Ils avaient fait entre-temps un saut en Bretagne pour récupérer la Samba Cabriolet. Au retour, tout était en place pour moissonner les arrhes. Sandrine Broussard et Julien Maihol se croyaient invincibles.

Un jour, cependant, ils ont reçu un coup de téléphone de Daniel, un ami de Julien. Il les appelait d'une cabine pour les prévenir : ils étaient recherchés. Des policiers étaient venus lui demander où ils se trouvaient. Bien sûr, il n'avait rien dit.

Ils s'étaient présentés à son domicile parce que la Samba Cabriolet achetée par Sandrine avec un crédit report avait été assurée au nom de ce Daniel, lequel avait davantage de bonus. Sandrine n'osant se présenter à la préfecture pour retirer la carte grise, elle y avait envoyé Julien. Il ne s'était pas méfié suffisamment et avait laissé l'employé photocopier sa carte d'identité, à titre de garantie... À présent, les policiers avaient dû découvrir que Julien Maihol possédait une maison dans le Sud. Ils pouvaient débarquer d'un instant à l'autre. Il fallait fuir. Et pour assombrir le tableau, la plaque minéralogique de la Samba risquait de les trahir où qu'ils aillent.

L'étau se resserrait. Daniel avait dit autre chose, au téléphone : il avait été question d'eux dans une émission de télévision de grande audience, *Ciel, mon mardi !*. Une victime des arnaques aux petites annonces était venue témoigner sur le plateau. À ce type, quelque temps plus tôt, Sandrine avait annoncé son heure d'arrivée à l'aéroport de Nîmes où il était venu l'attendre. Elle avait donné, par commodité ou par négligence, la même heure

d'arrivée à plusieurs correspondants, le même jour. Voyant qu'elle ne se présentait pas au point de rendez-vous fixé et l'imaginant perdue dans l'aérogare, l'homme en question l'avait fait appeler par haut-parleur.

– On demande Mlle Blandine Bénard à l'accueil. Mlle Blandine Bénard est priée...

Il avait vu converger vers l'accueil non pas la Blandine en question mais trois individus encombrés comme lui d'un bouquet de roses.

– Ils ont montré ta photo à la télé, a dit Julien à Sandrine après avoir raccroché.

Non satisfait d'avoir porté plainte, l'olibrius était venu témoigner à l'émission en *prime time*, pour « mettre en garde les téléspectateurs ». Deux photos avaient été diffusées à l'écran, celle de Sandrine en brune BCBG, avec perruque et tailleur pied-de-poule, et celle d'une très jolie blonde – la compagne du type qui voulait organiser des parties fines.

Une sirène d'alarme venait de retentir dans ces jours paisibles de l'été quatre-vingt-neuf. Comment ne s'étaient-ils pas méfiés davantage ? Pourquoi le guignon leur tombait-il dessus alors qu'il faisait grand soleil dans leur histoire ? Cette sirène d'alarme, s'ils ne réagissaient pas rapidement, risquait vite de devenir une sirène de police.

Après ce coup de téléphone, Julien Maihol a appelé son frère, chez qui ils avaient passé quelques jours dans les environs de Toulon après leur équipée en tandem. Là aussi les gendarmes avaient fait irruption. Ils avaient posé des questions et le frère avait feint de tout ignorer.

Sandrine et son compagnon ont quitté séance tenante la maison pour se réfugier dans le studio qui aurait dû leur servir de boîte aux lettres, et décidé de lever le camp le lendemain à la première heure, sans avoir la moindre idée de leur destination.

Ce soir-là, Julien Maihol a détruit tous les éléments compromettants. Les lettres de familles annonçant leur intention de louer la ville fictive, et puis les chèquiers volés. Il a tout réduit en miettes et jeté les morceaux de papier dans les toilettes en tirant la chasse régulièrement. Dans son affolement, il a bouché la conduite d'évacuation.

Sandrine Broussard n'a pas fermé l'œil de la nuit. Son compagnon non plus, qui ressassait l'intention de se rendre. Elle cherchait à l'en dissuader et proposait de passer en Italie. Là-bas,

l'aventure continuerait. Au fond, l'homme avec lequel elle avait envie de vivre au soleil du Sud, c'était Julien et aucun autre, même s'il n'avait rien du prince dont rêvent les jeunes filles. Cette nuit-là, c'était avec lui qu'elle voulait continuer à vivre. Vivre tout, sauf un retour en prison. Cela, non. Pas ce cauchemar.

Toute la nuit, ils ont discuté, avec par moments des silences, pendant lesquels chacun fourbissait ses arguments. Julien Maihol s'entêtait. Il se rendrait tôt ou tard, disait-il.

Le jour se levait à peine quand ils ont pris la direction du Nord. Yolande, une amie de Nœux-les-Mines, accepterait certainement de les héberger quelque temps. Sous le toit de la Samba, ils ont eu une conversation comme ils n'en avaient jamais eu sur leur couple étrange. Chaque fois que sur la route Sandrine apercevait au loin un panier à salade ou des motards sombres comme des requins, chaque fois son cœur se serrait. Elle les investissait de pouvoirs extraordinaires comme s'ils voyaient tout, comprenaient tout et allaient leur faire signe de s'arrêter. La prison la hantait. Elle redoutait d'y retourner, pour longtemps cette fois. Ses faux papiers la protégeaient, mais la voiture la dénonçait. Les gendarmes connaissaient son numéro d'immatriculation puisqu'ils étaient remontés jusqu'à Daniel grâce à l'assurance. Elle était folle d'avoir fui à bord d'une auto recherchée.

Petit à petit, elle a flanché. Quand l'angoisse est devenue insupportable, elle a demandé à son compagnon de la déposer à la première gare. Elle finirait le voyage en train et ils se retrouveraient chez Yolande.

Sandrine avait tellement peur qu'elle s'est débarrassée de ses papiers en les expédiant par la poste à Nœux-les-Mines. Sans eux, elle circulerait librement. Si on la contrôlait, il devrait être facile de simuler la folie ou l'amnésie. Délestée de son nom factice, elle a pris un train. La panique a reflué.

À Nœux, Yolande n'a fait aucune difficulté pour les héberger. Les papiers, eux, ont mis beaucoup de temps à arriver. Pas moins de deux semaines pour atteindre la boîte aux lettres... Après avoir été une foule de femmes éphémères en quelques années, Sandrine n'a plus été personne pendant ces quinze jours. C'est ainsi, sans nom, qu'elle a fêté ses trente ans en compagnie de Julien Maihol, autour d'une pizza achetée dans le quartier.

Julien ruminait toujours l'idée de se rendre. Il pensait à sa fille, âgée de dix ans, et à ses « biens ». Il ne voyait d'autre moyen de sauver tout ça qu'en se livrant et en expiant ses fautes. Sandrine, qui ne supportait plus la promiscuité de l'appartement de Nœux, est descendue à Paris et a loué un petit meublé à Belleville. Là, on



ne pourrait pas la retrouver. Julien Maihol, au même moment, est parti pour Quimper. Qu'avait-il à régler en Bretagne ? Sans doute ce point est-il sans importance, et parfois, il est bon que dans nos souvenirs des imprécisions de ce genre subsistent. Des zones grises. Elles donnent un petit air de conte de fées ou de forêt mystérieuse à ce qui n'est sans doute ni l'un ni l'autre.

Que se passait-il exactement dans la tête de Julien ? Sandrine prenait au sérieux son intention d'aller chez les flics. Sa détermination lui faisait peur. Il ne voulait rien entendre. En dernier recours, elle a pris un billet pour Quimper et s'est présentée à son hôtel dans l'espoir de le raisonner.

– Tu es folle ! Ce que tu fais ne sert à rien. C'est trop tard. J'ai déjà parlé à un avocat et je vais me rendre.

Face à un tel mur, elle a préféré reprendre le train pour Paris. Qu'il se livre donc ! Elle était piquée au vif. Une fois de plus, il n'était pas à la hauteur. Dès qu'un problème se présentait, il se comportait ainsi. Il pourrait bien lui écrire dix lettres par jour, désormais, c'était terminé. Elle venait de faire une croix sur lui.

Comme elle l'a appris par la suite, Julien Maihol s'est rendu le lendemain matin. Il avait pris soin de mettre un costume afin d'être « présentable ». Les gendarmes l'ont soumis à un interrogatoire serré et ont voulu savoir quelles avaient été ses fréquentations pendant la période des mandats. Sans doute est-ce à ce moment qu'il a parlé de Théo, qui habitait Paris à l'époque. Un matin, comme celui-ci se préparait à partir pour la faculté, où il était inscrit en économie, deux gendarmes venus de Bretagne ont sonné à sa porte et lui ont demandé où se trouvait sa sœur. Paniqué, il a dit l'ignorer et ils ont entrepris de fouiller son studio de la rue Oudinot.

Or, c'est à Théo que Sandrine avait confié son passeport – le véritable. Il l'avait caché dans une enveloppe, elle-même glissée dans une pile de courrier au fond de son armoire. L'un des gendarmes a saisi la pile et commencé à tout éplucher lettre après lettre. Théo voyait déjà l'instant où, après avoir juré n'avoir aucune nouvelle de sa sœur, il serait pris en faute. Il cherchait une explication à invoquer et bien sûr, rien ne lui venait. Le blanc. Théo était un parangon d'honnêteté. Scrupuleux et pusillanime, il devait redouter que, de son fait, sa sœur fût arrêtée. Il avait une peur bleue d'être emmené au poste. À un moment, quelques lettres avant l'enveloppe fatidique, le gendarme a examiné attentivement une carte postale. Elle représentait la sélection nationale camerounaise de football, les

« Lions indomptables ». Il a souri. Théo l'avait reçue d'un élève du temps où il enseignait à Douala. Le gendarme devait être féru de foot car il a engagé la conversation sur cette équipe. Puis il a remplacé la carte dans la pile, sans aller plus loin.

Pour la forme, Théo a dû les suivre au poste et signer une déposition. Après, il n'a eu qu'une hâte, avertir sa sœur. Il a filé en métro à Belleville et sonné à sa porte. Sandrine s'est étranglée :

– Mais t'es givré ou quoi ? Imagine s'ils t'avaient suivi ! Tu t'es retourné pour vérifier, au moins ?

Le mois de février s'est écoulé sans aucune autre alerte. De temps en temps, Sandrine sortait marcher dans le quartier. Personne ne prêtait attention à elle. Puis elle remontait dans son meublé et attendait. Quoi ? Elle aurait été bien en peine de le dire. Elle vivait des journées fantômes, anémiées faute d'avenir.

Un jour, Yolande a fait suivre chez elle une lettre de Julien Maihol. En définitive, il avait pris six mois. Il décrivait sa cellule individuelle, avec eau chaude et téléviseur, et racontait comment il lançait du pain aux mouettes par l'étroite fenêtre. On l'avait désigné auxiliaire de son unité : il nettoyait les douches et le couloir et servait les repas. Et pour entretenir sa forme, il disputait des matchs de volley.

Julien avait tassé les mots pour que tout rentre sur une page, notamment ceci : À vingt-deux heures, comme nous l'avons décidé avant que je me rende, je prie de toutes mes forces pour me rapprocher le plus possible de toi, sachant que tu en fais autant.

Sandrine ne s'était jamais sentie aussi loin de lui. Pour elle, tout était terminé. Le temps était une rivière sans retour. Elle le savait, elle risquait bien plus que les six mois de Julien. Un avocat rencontré par le truchement d'Astrid l'avait prévenue, elle ne pourrait pas s'en tirer à moins de deux ans ferme. *Me Antoine de Valmont, avocat au barreau*, était-il écrit sur la carte de ce type singulier. Barreau ! Pour Sandrine, ce terme convoquait le souvenir de sa cellule et des matonnes. Quand elle a eu quitté Paris, il est arrivé que l'avocat l'héberge chez lui de temps en temps, quelques jours. Devant ses manœuvres d'approche, elle a tenu à mettre les choses au clair.

– Nous ne couchons pas ensemble, d'accord ?

– Mais ce n'est pas grave, chère madame. Je peux tout à fait

comprendre.

L'avocat avait répondu sur un ton déclamatoire. C'était un type théâtral, d'un autre siècle, dans son costume trois-pièces, avec sa montre à gousset et ses lèvres un peu tombantes. Sa ressemblance avec l'acteur Charles Denner – timbre de voix, traits – était troublante. Le matin, selon son humeur, il hurlait à travers l'appartement : Je suis le soleil !, ou bien : *Today, all is black !* Et la journée se déroulait à l'avenant. À l'époque, il était plongé dans l'écriture d'un roman dont il cachait les pages sous le lit. Quand il partait, Sandrine allait dans sa chambre lire les nouvelles feuilles, dont l'héroïne portait un nom turc.

Lorsque Sandrine lui avait raconté l'affaire des mandats, une question lui était venue.

– Pourquoi n'avez-vous pas visé plus haut, chère madame ? Des députés, par exemple ?

Elle avait répondu sans réfléchir :

– Peut-être parce que je ne parle pas anglais.

– Mais, chère madame, à Paris, vous en avez six cents qui parlent français couramment !

Dans cette vie clandestine, quelque chose protégeait Sandrine Broussard : être passée maître dans l'art de ne pas être elle-même. Oh ! cela n'allait pas sans peur. Et à force d'avoir peur, elle a conçu le projet de s'installer en Belgique. Un jour, elle est montée à bord d'un train pour Bruxelles et s'est sentie aussitôt plus légère. À côté d'elle était assis un homme d'âge mûr qui s'est présenté comme ambassadeur de Chine. Ils ont discuté. Elle émigrerait à Bruxelles afin d'ouvrir une boutique de vêtements, a-t-elle inventé. Ce rôle lui allait bien.

Sandrine devait se tenir à carreau pendant cinq ans, après quoi elle pourrait réapparaître au grand jour sous sa véritable identité, avait certifié l'avocat. Le souvenir des six mois qu'elle avait passés en prison l'horrifiait. Plutôt mourir que d'y retourner. Elle ne voulait plus que de mauvaises rencontres l'attirent vers le fond. Dans ses cauchemars s'invitaient toujours, des années après, les femmes côtoyées à la prison de Loos. Ce monde-là existait, et le savoir accablait Sandrine. Avec ses arnaques sans grandes conséquences, sans violence, qu'avait-elle de commun avec la femme qui avait fait avaler du Destop à un retraité ? Avec celle qui avait tué son amant puis poussé le cadavre sous son lit, dans lequel elle avait dormi ensuite huit nuits avant d'être arrêtée ? Avec celle qui, un jour, avait posé ses bébés sur le feu ?

Toutes n'étaient pas comme ça. Elle avait aussi connu Emma, sa compagne de cellule, et puis Maria l'Espagnole, si démunie qu'à la promenade, elle lui portait des sous-vêtements de rechange. Emma passait beaucoup de temps dans les livres et avait essayé de convertir Sandrine à la lecture, en vain. En prison, ça ne passait pas.

Derrière les barreaux, on a tout le temps de s'arrêter sur les détails de son passé et de les éclairer différemment selon les heures ou l'humeur. La prison devient le ventre mou de l'existence, à l'intérieur duquel tout est ruminé, comme si chaque souvenir pouvait recéler la clé de votre formidable échec, ou comme si découvrir cette clé allait vous valoir quelque circonstance atténuante et une remise de peine.

Le vendredi, les détenues changeaient de chemise de nuit, sans pouvoir choisir ni le modèle ni la taille. Parfois, le hasard en attribuait une minuscule à Sandrine, parfois non. Le vendredi, toujours, elle aimait se maquiller avec Emma, car elles avaient le droit de commander des produits cosmétiques. Fardées et affublées de leurs nouvelles chemises de nuit, elles se mettaient à interpeller les matonnes :

– Mesdames ! On veut aller en boîte !

Certaines ricanaient, sans plus, mais d'autres ne goûtaient pas du tout la plaisanterie et menaçaient de les expédier au mitard.

Au fond, être modérément folle lui permettait de ne pas le devenir complètement. C'était sa soupape de sécurité, avec les quelques bières tolérées et les six somnifères en fin de soirée. Elle tenait là le meilleur moyen de venir à bout d'une masse d'heures lentes, comme durcies par un gel du temps. Chaque fois, Sandrine devait absorber les pilules devant la gardienne puis ouvrir grand la bouche, soulever la langue pour prouver qu'elle avait tout avalé et ne cherchait pas à en mettre de côté en vue d'un suicide. Sandrine regrettait seulement de ne pas avoir aussi des somnifères pour la journée. Avec ces dosettes d'oubli en continu, elle aurait dormi l'entièreté de sa peine, jusqu'à sa terminaison.

Qu'a-t-elle ressenti lorsque son train a franchi la frontière belge ? Probablement rien, sur le coup. Ce que l'on définit commodément par le terme de « soulagement », elle l'a éprouvé seulement au bout de quelques jours dans Bruxelles, par bouffées.

La ville où elle refaisait sa vie porte une couronne terrible : la

coupole d'un palais de justice pharaonique. Après Saint-Pierre de Rome, l'un des édifices en pierre les plus vastes au monde. De son éminence, le dôme menaçait le quartier des Marolles où elle avait emménagé rue des Minimes. La mère Justice la suivait à chacun de ses pas et lui chuchotait par-dessus l'épaule :

– Cinq ans, ma petite. Mille sept cents et quelques jours. Pendant ces cinq ans je ne te lâcherai pas d'une semelle où que tu ailles et quoi que tu fasses. Je te suivrai partout des yeux. Regarde-moi ! Je vois tout, d'où je suis ! Je suis la tour de contrôle des âmes. Et il ne tiendrait qu'à moi de te réexpédier dans ta cellule.

Le temps durci par le gel, Sandrine Broussard l'avait bien connu au début de sa détention. Incarcérée quatre jours avant son vingt-quatrième anniversaire, elle n'arrivait pas à se défaire de l'idée qu'elle était là à perpétuité. Voir un beau matin une prisonnière appelée et libérée l'enfonçait un peu plus dans sa propre éternité.

Sandrine avait eu droit aux brimades dès son arrivée. Pour ces femmes des bas-fonds, elle était beaucoup trop bien habillée et détonnait. Certaines l'avaient prise à part et l'avaient menacée : Tu vas dérrouiller, ma poule, je te le dis. Tu vas dérrouiller... J'aurai ta peau, tu sais ! Elle en avait été à ce point remuée que, les premiers jours, elle s'était privée de promenade du matin. De sa cellule, elle écoutait le ronflement des moteurs sur la grand-route. C'est par là qu'elle passait, enfant, les dimanches où ils allaient chez la grand-mère de Torquillies. De sa cellule, elle croyait entendre le moteur de la R12 blanche de son père. Elle s'imaginait longtemps plus tôt, à l'arrière de la Renault, jetant un coup d'œil apeuré vers les murs de la prison de Loos.

Son père ne se présentait guère souvent au parloir. Quant à Théo, il apparaissait une fois par semaine, à la mi-journée. Après avoir déposé sa carte d'identité, il se soumettait à la fouille, puis commençait pour lui une longue attente : la visite avait lieu deux heures après son arrivée.

– Tu sais, Sandrine, je pourrais prendre ta place, ça me serait égal. Parce que pour moi, dehors, c'est comme si j'étais en prison. Je pourrais rester dans ta cellule, avec mes livres. Ce ne serait pas bien grave, et toi, tu serais libre.

Sandrine aimait l'entendre dire des choses pareilles. Et cependant qu'il parlait, elle le regardait jouer avec les clés de la voiture – celle qu'elle conduisait du temps de sa liberté – et elle ne voyait plus que ce trousseau dont elle aurait aimé s'emparer.

Théo ne faisait pas que lui rendre visite, il lui écrivait aussi de longues lettres qu'elle lisait avec avidité. Il racontait sa vie, détaillait ses lectures du moment. Grâce à lui, elle se sentait devenir un brin plus intelligente, et ce n'était pas rien. Elle découvrait parfois un mot nouveau au détour d'une phrase et faisait l'effort de le retenir. « Magma », par exemple. Son frère lui avait écrit un jour « La vie est un magma » et cela l'avait frappée. Et pour la première fois depuis les débuts de sa scolarité, elle avait envie d'apprendre.

Les visites et les courriers de Théo la touchaient. C'est à cette période qu'ils se sont rapprochés, lui, le frère farouche, et elle l'effrontée. Sa mère lui rendait aussi visite de temps en temps, mais Sandrine redoutait ses passages. La demi-heure au parloir collectif donnait lieu presque inévitablement à des crises de larmes ou à des implorations.

– Rendez-moi ma fille ! Vous n'avez pas le droit ! Je l'aime !

Sandrine aurait préféré de loin que sa mère restât dans l'ignorance de sa situation. Mais comment faire, aussi longtemps ? Elle aurait aimé qu'elle la crût en villégiature loin de là avec un riche.

La prison de sa fille avait-elle changé la mère ? Elle s'est mise à envoyer à Sandrine des lettres tendres, dans lesquelles elle écrivait, pêle-mêle, des choses qu'elle ne lui avait encore jamais dites :

« Tout ce que je n'ai pas donné, tu vas le recevoir. »

« Quand tu sortiras, ta maman sera là et on fera des crêpes. »

« On va oublier les années de tes quinze, seize et dix-sept ans. »

\*

Et puis l'éternité a pris fin. Un matin d'été, on l'a appelée. Quelqu'un a prononcé devant elle son nom et son matricule, avant d'ajouter un seul mot : libérée. Juste avant qu'elle ne sorte, on lui a offert un cadeau souvenir : un vase fabriqué par des détenus.

Son père faisait les cent pas devant le grand porche. Comme toujours, il lui a parlé de sa voix douce. Il n'arrêtait pas de causer, sans savoir quoi dire.

– Ta mère t'attend, tu sais...

L'auto a traversé des lieux comme elle aurait remonté des époques – Marcq, La Madeleine, Lille, où Sandrine avait habité ou

vécu des moments importants. Puis ils sont arrivés et le père s'est garé devant le pavillon familial.

– Oh ma chérie ! a sangloté la mère, oh ma chérie te revoilà !

Sandrine exultait. La liberté recouvrée tout à coup, et cette surdose de sensations, d'air pur, de soleil. Et cette mégère enfin changée en mère... Tout ça l'enivrait ; relâchant sa garde, elle a lancé à la cantonade :

– Champagne ! Champagne !

– Voyez-vous ça ! a glapi la mère, subitement hivernale. Ça sort de prison, et tout ce à quoi ça pense, c'est boire du champagne ! Champagne ! Ça ne sait rien dire d'autre !

À écouter le silence qui a suivi, on aurait dit que le champagne s'était figé en l'air, avant de chuter par terre dans un bruit de verre brisé. Des mois durant, la mère a reproché à sa fille cette coupe qu'elle n'avait pourtant pas bue. Des mois durant, de même, elle lui a reproché les honoraires versés à l'avocat, dont elle avait noté scrupuleusement les dates des visites.

Ce jour-là, les parents n'ont pas laissé à Sandrine le temps de se retourner. À peine était-elle arrivée qu'ils lui ont annoncé la mort de la grand-mère Mathilde.

Elle s'était éteinte quinze jours après l'incarcération de sa petite-fille. Tant de vacances et tant d'enfance synonymes de ce prénom, Mathilde, la grand-mère chérie de Torquillies... Qu'aurait-elle pensé si elle avait su Sandrine derrière les barreaux ? Aurait-elle culpabilisé ? C'est elle qui l'avait initiée au chapardage, quand le camion de l'épicier s'arrêtait le matin devant chez elle en klaxonnant. Quel âge avait Sandrine alors ? Huit ans, neuf ans ? Et avec ça, cette grand-mère avait été si tendre, et généreuse... Elle lui avait donné des cours d'arnaqes, oui, mais elle lui avait appris aussi à mettre de côté, suivant la sagesse populaire en vertu de laquelle on ne sait jamais ce qui peut arriver. Oh ! Mathilde... Soleil de toutes les vacances... À présent qu'il ne brillait plus régnait un grand froid. Au soir de son premier jour de liberté, Sandrine a béni la venue du sommeil dans son lit de jeunesse. Et pour la première fois depuis des mois, elle a basculé dans le monde des rêves et des cauchemars sans le levier des somnifères.

À son réveil, en lieu et place des barreaux, elle a distingué en clignant des yeux les persiennes par où filtraient des zébrures de lumière. L'aube. Avant que son esprit ait fait la mise au point, elle

s'est demandé où elle pouvait bien être. Comme ils étaient étranges, ces sillons de lumière... Était-ce l'enfance ? Comme tout se mêlait, passé, présent... Elle s'est habituée progressivement à l'idée qu'un jour commençait sans qu'elle eût à sauter du lit à sept heures pour la promenade dans la cour. Elle a détaillé le papier peint de sa chambre et passé en revue, sur les étagères, une ribambelle de colifichets, fioles ou statuettes, bijoux en toc qui n'avaient pas bougé depuis qui sait quand. Elle était devenue une étrangère dans son propre foyer. Dieu, était-ce possible... Que restait-il de Sandrine Broussard après deux saisons en enfer ?



## VI

À certains moments, il nous semble que le spectacle est terminé. Les lumières se rallument pendant qu'en contrebas, sur la place, les accessoiristes rangent les éléments du décor en échangeant des plaisanteries. Nous sommes après la vie et cela nous paraît naturel. Accoudés au balcon un verre à la main, nous commentons avec détachement des scènes de nos passés.

Nous en étions à peu près là, Sandrine et moi, le jour du déjeuner au Grand Large. Le soleil bas, le cargo qui ne réussissait pas à basculer derrière l'horizon : tout nous persuadait que parfois, nous sommes « en suspens », à l'écart du fleuve d'Héraclite. Nous parlions de nos vies. *Elle* parlait, pour être exact. Quand j'y pense, j'ai parfois le sentiment troublant que depuis ce jour, notre conversation n'a jamais cessé. Elle se poursuit quelque part entre elle et moi, à notre insu, dans une réalité parallèle.

Mener une vie normale, ce n'était pas faute d'avoir essayé, au commencement de sa vie d'adulte. À une époque où l'on se mariait de plus en plus tard et de moins en moins, Sandrine Broussard avait convolé à l'âge de dix-sept ans, manière, pour elle, d'échapper au foyer parental et, dans ce foyer, à l'acrimonie maternelle. Damien, son mari, était l'ami d'un cousin. Il était de sept ans son aîné. J'avais demandé à Sandrine s'ils étaient partis en voyage de noces.

– Aux Canaries. Je prenais l'avion pour la première fois. À notre arrivée au bungalow, dans la soirée, nous avons trouvé sur la table un carton rempli de victuailles. Nous ne sommes pas allés au restaurant. Nous avons fait l'amour, puis Damien s'est endormi aussitôt. Je suis restée éveillée pendant des heures à côté de lui. J'aurais aimé que nous parlions jusqu'au matin, lui et moi.

– Entamer votre nouvelle vie en échafaudant des projets. En faisant des rêves ?

– Je pensais naïvement que ma vie acquerrait une intensité qui lui manquait. Socialement, je devenais une vraie femme. J'échappais à ma mère. Je croyais dur comme fer qu'elle n'aurait plus prise sur moi.

– Ton mari travaillait ?

– Aux abattoirs. Il gagnait peu et comptait chaque franc. En fait d'intensité, je retrouvais une autre forme de prison.

– Mais vous aviez les Canaries. Votre lune de miel. Le lendemain de votre arrivée, qu'avez-vous fait ?

– Nous sommes allés à la plage prendre le soleil, comme tout le monde, mais nos peaux du Nord ne l'ont pas supporté. Le soleil de notre lune de miel s'est montré impitoyable. Nous avons très vite été couverts de cloques. Jusqu'à la fin du séjour, nous avons dû rester à l'ombre, avec des croûtes sur le visage. Je ne pouvais même pas étendre les jambes tellement ma peau me faisait mal. Mes cuisses me brûlaient : impossible de m'asseoir dans la voiture de location.

Je croyais à l'absolu, a continué Sandrine après une pause. J'avais chargé le mariage d'anéantir mes complexes et mes angoisses. J'étais loin du compte. Ces quinze jours aux Canaries ont été orageux entre nous. À notre retour, nous nous sommes installés dans la vie quotidienne. Je travaillais à La Redoute, à l'époque. J'étais payée au SMIC à m'occuper des chèques de remboursement. Si un article était indisponible, on envoyait un chèque au client. Je devais faire du classement et constituer des liasses. En une heure, il fallait atteindre dix centimètres de talons : c'était la norme. Ensuite, je les attachais avec un élastique. Moi qui rêvais de devenir riche, je m'ennuyais à mourir au bureau. Avoir une fortune et devenir belle, cela tournait à l'obsession. Certains jours, il m'est arrivé de jeter des chèques aux toilettes et de tirer la chasse dessus. À force, j'ai eu peur qu'ils ne s'en aperçoivent. J'ai tenu un an comme ça et puis, un matin, je me suis présentée dans le bureau de ma chef et lui ai demandé de préparer mon compte. Elle n'a pas cherché à me retenir. Elle n'a pas même fait mine d'être étonnée. Elle devait avoir des soupçons depuis un moment et en être à la phase de recherche des preuves.

Sandrine menait une vie terne auprès de son mari dans un pavillon de Croix. Une vie de vieille alors qu'elle n'avait pas vingt

ans. Et cela pouvait continuer des années, des décennies, rien ne changerait. Son existence était une noria de petites habitudes greffées comme des godets à la roue du temps. Le matin, elle ouvrait la porte du garage à son époux et lui souhaitait une bonne journée aux abattoirs. C'était un gars tranquille avec pour tout horizon sa femme, la télévision et quelques jeux de société. Sa grand-mère, domiciliée dans la même rue, passait souvent les voir, le soir, pour une partie de jeu de l'oie avec son petit-fils. Sandrine les observait, du haut de l'escalier, avant de s'enfermer dans la chambre à coucher. Elle enfilait des robes à la Sylvie Vartan, avec de profonds décolletés, et puis, une fois maquillée, singeait les attitudes de la chanteuse – son mouvement des cheveux et de la tête, qu'elle inclinait puis relevait en foudroyant des yeux la glace de l'armoire. Elle s'efforçait de reproduire ses regards jusqu'à atteindre la perfection, pendant qu'un étage plus bas, on lançait les dés.

Le dimanche, ils déjeunaient chez les beaux-parents, où on récitait le bénédictine. Les jeunes mariés vivaient dans un triplex au loyer modique – propriété de la famille de Damien. Tout avait été repeint ou tapissé selon les goûts de Sandrine : la cuisine en vichy jaune avec des rideaux vichy marron, la salle de bains en rose vif, la chambre en orange et la salle à manger dans un bleu éclatant. Si le bonheur avait été indexé sur les conditions matérielles, ils auraient été très heureux.

Il arrivait à Sandrine de se réveiller en pleine nuit et de penser à ce que sa vie aurait pu être. Au bout d'un moment, elle finissait par se lever. Dans la pénombre, avant de descendre à la cuisine chercher un verre d'eau, elle s'arrêtait en haut de l'escalier pour observer le monde d'en bas, envahie d'une amertume qui n'avait cours qu'à ces heures-là. Elle avait l'intime conviction qu'une autre existence l'attendait ailleurs, trépidante et fortunée. Avant la fin des programmes, elle allumait le téléviseur et passait d'un canal à l'autre pour achever de s'en persuader. Il n'y avait guère de chaînes, à l'époque, et pourtant cela suffisait : la vie des autres lui donnait le vertige. Dans ces moments-là, elle se surprenait à murmurer deux mots étranges : « mon mari ». Il avait beau être beau garçon, elle ne ressentait plus d'amour pour lui.

Au retour des Canaries, elle avait consulté plusieurs médecins jusqu'à obtenir une prescription d'amphétamines dans l'espoir de maigrir. L'effet coupe-faim avait été radical. En cinq mois, elle avait perdu quatorze kilos. Le midi, elle se contentait d'une soupe lyophilisée et le soir, en présence de Damien, elle faisait semblant de dîner.

Les gélules d'amphétamines libéraient une vitalité que sa vie rangée ne suffisait pas à canaliser. Sandrine débordait. Les Maxiton la gavaient de confiance en elle et d'audace en tout.

Un jour, elle a lu quelque part un encart d'une agence de voyages :

PARTEZ AUX BAHAMAS,  
L'ÎLE AUX MILLIARDAIRES !

Son sang n'a fait qu'un tour. Elle en a parlé à Marion, une ex-collègue de La Redoute, obnubilée elle aussi par l'argent, et elles se sont comprises. Devenir des tombeuses de magnats ou d'armateurs... Il leur fallait des riches, sinon comment profiter de la vie sans avoir à travailler pour presque rien ? Sandrine allait enfin prendre une voie rapide. Les choses allaient commencer pour de bon.

Je me demande toujours comment une toquade peut aveugler à ce point les gens et déclencher un tel sauve-qui-peut qui oblitère tout discernement. Dans le cas de Sandrine, les amphétamines ont-elles joué un rôle décisif ? Elle et Marion ont arrêté une date de départ, pour se donner du courage et ne plus reculer. Le jour J, elles devaient réunir tout leur argent et acheter les billets d'avion. Le matin, Sandrine est partie avec une voiture pleine de vêtements de son mari et d'une batterie de cuisine et elle a vendu l'ensemble à un fripier, au kilo. Ensuite, elle a téléphoné à sa mère pour lui annoncer qu'elle plaquait tout et partait loin refaire sa vie. Après quoi, le coffre vide, elle est repassée chez elle boucler sa valise. Il était encore tôt dans la journée, elle aurait le temps de rassembler ses affaires.

Damien était là. Alerté par un appel de la mère (« Elle est en train de te quitter, imbécile ! Et tu ne t'es aperçu de rien ! »), il était rentré précipitamment de son travail et l'attendait de pied ferme.

Ils se sont disputés longuement, avant de se réconcilier. Le mari a fini par lui pardonner et tout a recommencé comme avant. Presque. Moins d'un an plus tard, ils divorçaient : Damien la trompait avec une cousine. En fait de milliardaire aux Bahamas, il restait à Sandrine un emploi de serveuse à l'hôtel Holiday Inn, dans le centre de Lille.

## VII

L'impatiens est une plante d'intérieur qui fleurit toute l'année mais elle nécessite pour cela beaucoup de lumière, et, l'été, beaucoup d'eau. Quand il m'arrive d'en apercevoir une dans la devanture d'un fleuriste, j'associe son nom à Sandrine Broussard et à la notion du temps qui était la sienne à l'époque de la rue de l'Ouest et de la rue Michel-Arnaud. Sandrine n'aimait rien tant que l'instant présent. À cette période, elle avait besoin d'eau et de lumière en quantité et en temps voulu, sans quoi elle s'étiolait. Elle devenait un « singe en hiver ».

Sandrine ne savait pas attendre. Elle n'avait pas en elle les réserves qui le lui auraient permis. Pour tenir au jour le jour, pour oublier les gendarmes ou les policiers à ses trousses, oublier la prison et l'horreur d'y retourner, elle alternait les amphétamines et l'alcool, ou les prenait ensemble. Les amphés lui donnaient un vigoureux coup de fouet dès le lever. L'alcool l'aidait à accepter le quotidien. Il jetait des ponts vers l'avenir en esquissant des journées plus fastes. Le soir, à l'heure d'éteindre la lumière, elle glissait les gélules de Maxiton dans ses chaussures pour ne pas les oublier le lendemain.

Elle ne les oubliait pas. À peine réveillée, elle passait une main au pied de son lit et avalait les bonbons magiques avec un grand verre d'eau. Et la fête recommençait jusqu'au soir. Tout cela ni vu ni connu : Sandrine tenait à garder pour elle le secret de son énergie inépuisable. Elle voulait vivre sans frein et tout de suite, repousser le plus tard possible dans la nuit le point de bascule entre veille et sommeil.

Le jour où elle a franchi la frontière belge, sous l'identité d'une certaine Carine Trembley, elle a engagé la conversation avec son voisin de compartiment, ambassadeur de Chine en Belgique, devant qui elle s'est inventé le projet d'ouvrir une boutique dans

les beaux quartiers de Bruxelles. Une semaine plus tard, le diplomate lui proposait de laisser tomber ses rêves de magasin pour le suivre au bout du monde. Il y a un utopiste en chaque homme, même chez un type ventru et pas beau, rompu aux arcanes de la Carrière. Rien n'arrête un cœur sur la pente de sa naïveté. Flattée, Carine Trembley a décliné poliment.

Les premiers temps, elle a enchaîné les jobs de manière à s'intégrer à la vie bruxelloise. Serveuse dans une taverne, elle a trouvé par la suite un emploi intérimaire dans un bureau. On lui demandait d'appeler des entreprises et de les convaincre d'opter pour un nouveau système informatique. Étaient-ce les amphétamines qui la tiraient vers le haut ? Pour une novice en informatique, elle s'en sortait très honorablement.

J'aurais aimé la prendre discrètement en filature, à cette époque. Au fond, c'est un peu ce que je fais aujourd'hui en retraçant ses tribulations. Tout en écrivant, je la vois. Je l'entends aussi. Je la suis. C'est une filature sans fin ni fatigue, depuis des années. Je la suis dans Paris, je la suis dans Lille et dans ses débuts bruxellois. Je la vois s'inscrire au club de rencontres Les Copains d'abord, pour se faire des relations. Sandrine Broussard se sent plutôt bien sous le masque de Carine Trembley. Il faudrait accorder à chacun le droit de changer d'identité, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, que son casier judiciaire soit vierge ou non. J'en suis certain, la société entière s'en porterait mieux.

Carine Trembley s'entourait de nouveaux visages. Ses amis s'appelaient François, Francine, Jacques ou Jacqueline. Ils se promenaient quelquefois en forêt avec elle, le week-end, ou la retrouvaient pour boire une bière, le soir, en ville. S'était-elle rangée, comme elle le croyait ? Il était sans doute trop tôt pour le dire. Nos démons sont des agents dormants, jamais loin de nous : ils louent le studio d'en face.

Sandrine-Carine semblait avoir renoncé à vivre d'arnaques. Elle était à Bruxelles comme dans un sanatorium, en convalescence. Elle y attendait patiemment la guérison complète – la prescription de ses délits, de tout son passé. La rémission de ses péchés. Elle flânait dans la ville, entrait dans les boutiques et ne résistait pas à quelques achats. Elle regardait le monde aller. Elle observait les caissières assises, les yeux tout le temps baissés sur les touches des chiffres, avec, sur les lèvres, un rouge criard qui rehaussait leur pâleur. Et elle se disait : ces vies-là existent donc. Pourquoi ces filles acceptent-elles leur sort avec tant de soumission ? Elle aurait aimé que l'une d'elles se lève pour l'embrasser, lui confirme qu'elle n'en pouvait plus et lui dise, avec ses mots à elle, toi tu

bouges, au moins. Tu es dans le vrai de la vie.

Après la disparition de son père, Sandrine avait touché un peu d'argent de l'héritage, mais la somme avait fondu rapidement. Et, rapidement, elle s'est lassée de la trépidation, de l'esprit de concurrence qu'elle trouvait propres à Bruxelles. Un jour, elle a répondu à une annonce d'un bar américain à la recherche d'une serveuse. La propriétaire du Louxor, près de Tournai, lui a fixé rendez-vous le soir même, vers minuit. C'était une quadragénaire bien conservée, une Annamite qui avait vécu à Saigon et se faisait appeler Orianne. Elle a demandé à Sandrine si elle avait déjà l'expérience de ce genre d'établissement et celle-ci a répondu que oui. Cela lui était venu sans réfléchir ; elle croyait que les filles étaient payées pour faire boire le client et c'est tout. La patronne lui a offert une coupe de champagne, après quoi elle lui a montré les lieux. À l'étage, elle a poussé une porte et l'a introduite dans une pièce faiblement éclairée de néons rouges, au fond de laquelle des flammèches factices brasillaient dans un simulacre de cheminée.

– Le petit salon, a-t-elle dit.

Les yeux de Sandrine sont allés d'un canapé à l'autre ; ce qu'elle pressentait se confirmait. Malgré cela, une fois redescendue, elle a donné son assentiment :

– C'est d'accord.

– Très bien. Vous pouvez commencer demain soir.

Les premiers temps, Orianne lui a confié le service au bar. Les clients du Louxor appréciaient cette recrue souriante. Un instinct devait les prévenir qu'elle n'était pas comme les autres. Tout en les incitant à consommer, elle leur parlait, et surtout, elle les écoutait. Rapidement, ils se rendaient compte que ses paroles n'étaient pas superficielles. Elle avait un talent particulier pour comprendre leur situation, comme si elle en était passée par là, elle aussi, à un moment donné. Quelque chose intéressait Sandrine chez ces hommes : apprendre comment ils en étaient arrivés là. Découvrir ce qui les ramenait, à intervalles réguliers, dans ce bar de la grand-route de Tournai, à la fin de l'après-midi ou en début de soirée. Elle savait opiner au bon moment et relancer chaque fois que, faute de vent, leur monologue tombait. Elle y mettait du cœur. C'est que, souvent, dans leurs yeux, elle apercevait son propre reflet.

De temps en temps, dans les propos d'Orianne, il était question d'un certain Francis : les filles devaient l'appeler en cas de pépin.

Sandrine ne l'a jamais vu. Peut-être n'existait-il pas.

Pour éviter les allers-retours quotidiens entre le Louxor et Bruxelles, elle s'est installée dans un gîte rural du côté français de la frontière. Sans doute se sentait-elle en relative sécurité, tout contre la Belgique. Et puis, il y avait ce masque, qu'elle ne posait jamais, et qui tenait en quatorze lettres agencées comme un code secret : Carine Trembley. C'était un talisman. J'aurais aimé accomplir ce que Sandrine avait réussi sous l'empire de la nécessité : me glisser sous l'épiderme d'un autre, à qui, sans mobile – comme une manière de *crime parfait* – j'aurais dérobé l'identité par intermittence.

La patronne ne voyait pas d'un bon œil que Sandrine reste au rez-de-chaussée. Elle aurait aimé qu'elle monte au « petit salon » de temps à autre, comme elle.

– Il va falloir te décider, Carine. Ce n'est pas avec ça que tu gagneras ta croûte, disait-elle en désignant les bouteilles et les mignonnettes au-dessus du comptoir.

Il lui arrivait aussi de persifler :

– On va poser à l'entrée une plaque avec marqué dessus *psychiatre*, pour toi, puisque tu sais si bien les écouter. Et on t'installera un divan.

Sandrine avait reçu le message. Sur le fond, Orianne n'avait pas tort. Le peu qu'elle encaissait sur chaque verre consommé ne lui permettrait pas d'aller bien loin. Plusieurs jours durant, elle a refoulé l'idée de « monter ». Et puis, un soir, cédant à la pression, elle s'est dit qu'il fallait essayer coûte que coûte. L'occasion s'est présentée en la personne d'un banquier âgé. Elle s'est retrouvée face à lui au petit salon et l'a invité à se déshabiller. Cependant, quand il a été nu, avec sa peau cadavériquement pâle et ses veines bleues, apparentes et si grosses, elle n'a pu se retenir d'éclater en sanglots. Elle s'est mise à lui parler de la mort de son père et ses sanglots n'ont fait que redoubler. Inconsolable, elle a abandonné le banquier à sa nudité et dévalé l'escalier en nuisette en criant à la patronne :

– Je ne peux pas, je ne peux pas ! Aide-moi ! tandis qu'à l'étage, le banquier renfilait son pantalon et rajustait sa cravate.

À la tentative suivante, elle a réussi à surmonter son dégoût. Le client – tenancier du bar voisin – n'était pas totalement un inconnu, et Sandrine s'est dit que désormais, on la laisserait peut-être en paix un moment avec le petit salon.

Le lendemain soir, deux hommes sont entrés dans le bar : un grossiste en légumes et un ami à lui. Orianne est montée avec



l'ami pendant que Sandrine restait seule, en bas, avec le négociant en carottes. Et de nouveau, elle s'est retrouvée comme paralysée, incapable de lui proposer d'aller plus loin. Elle ne pouvait pas s'y résoudre. Comment donc avait-elle pu le faire la veille ?

Elle a laissé l'homme la tripoter un long moment à son aise. Ainsi lâcherait-il quand même quelques billets, dont elle empocherait la moitié. Mais le vendeur de carottes n'était pas né de la dernière pluie. Il s'est contenté de régler les consommations sans laisser un franc de pourboire. Orianne l'a eu mauvaise. Après avoir raccompagné les deux clients à la porte du bar, elle s'est tournée vers Sandrine :

– Quoi ? Tu veux quelque chose, en plus ? Je ne te donnerai rien ce soir. Il est reparti comme il était entré. Tu aurais quand même pu te forcer un peu !

Parce qu'elle était juste, pécuniairement parlant, Sandrine a accusé le coup. Ayant laissé les mains du client courir sur son corps, elle avait espéré qu'il lui donnerait généreusement mille francs, comme s'ils étaient montés à l'étage. Il l'avait pelotée tout son souïl mais elle n'en retirait rien. Rarement, autant que ce soir-là, elle a eu l'impression qu'on s'était joué d'elle. Se forcer un peu ! Orianne aurait pu se forcer, oui ; insister pour que le client crache au bassinet... Sandrine s'est sentie flouée, souillée et meurtrie tout le restant de la soirée, et elle a bu whisky sur whisky sans qu'aucun n'efface ni sa tristesse ni son écœurement. Lorsqu'elle est partie, passé minuit, elle était toujours au bord des larmes.

Chaque nuit, pour regagner son gîte d'Armentières, elle passait la frontière à bord de sa Clio, avec ses faux papiers de Carine Trembley dans son sac à main. Elle n'avait jamais à s'en servir car le poste-frontière était très peu fréquenté, et très peu surveillé de ce fait. Ce soir-là, pourtant, il y avait des douaniers. Croyant la guérite déserte, elle roulait à bonne vitesse quand un képi lui a fait signe d'arrêter. La guêpe pique la joue qui pleure, dit un proverbe japonais. En tendant sa carte d'identité, Sandrine-Carine a eu une énorme peur. Elle s'est dit que tout cela ne pourrait pas durer bien longtemps – le dégoût des clients, le dégoût d'elle-même, et puis ce nom et ce prénom qu'elle avait empruntés, et cette frontière nocturne dont elle approchait chaque fois la trouille au ventre. Il fallait que tout ça se termine, sans quoi c'en serait fini d'elle. Elle se voyait mener une existence de fantôme, en relégation à l'écart de sa véritable identité, sans plus aucune estime de soi. Cette nuit, elle s'en est sortie en racontant qu'elle venait de rompre avec son petit ami belge. Il l'avait « jetée

dehors », a-t-elle expliqué en essuyant une larme. Les douaniers ont marché. La voyant grelotter, l'un d'eux a apporté une bouteille Thermos. Ils l'ont réconfortée comme ils ont pu au bord de cette route déserte et après avoir bu une tasse de café, elle a repris le volant.

Quand un ami va mal, nous recevons sans doute de lui un signal d'alerte, trop faible cependant pour que nous y prêtions attention : une pensée, un souvenir attaché à lui, ou bien son image qui nous apparaît en un éclair, alors que nous avons la tête à autre chose. Le soir où Carine Trembley a tendu ses faux papiers, que faisais-je ? Il était très tard. Peut-être étais-je endormi et s'est-elle manifestée dans un de mes rêves.

Fidèle à son habitude de passer des petites annonces, Sandrine avait lié connaissance avec un éducateur de trente-cinq ans, un certain Vincent Szewcyk. Probablement avait-elle besoin d'une cure de tranquillité à cette époque. Car sans doute était-elle aussi amoureuse du calme qu'il lui apportait. À l'opposé de Julien Maihol et d'autres amants périmés, les individus paisibles l'avaient toujours intriguée, comme l'intriguait l'équanimité de Théo. Comment peut-on atteindre pareil état, se demandait-elle, hypnotisée par son contraire...

Sandrine n'avait jamais connu d'homme aussi maniaque et casanier. Vincent Szewcyk était un cas d'école. Il aimait se coucher tôt et veillait à bien dormir : chaque jour, il notait dans un calepin son nombre d'heures de sommeil. Son but était d'arriver à huit.

Depuis une dizaine d'années, il suivait une psychanalyse. Sandrine Broussard aimait l'écouter en parler, et cela pouvait durer des heures. La façon dont il relatait l'exploration du for intérieur l'émerveillait et lui donnait envie d'éclairer à son tour ses propres galeries secrètes.

Vincent ne connaissait d'elle que sa véritable identité. Ce qu'il savait s'arrêtait à peu près là. Pour ne pas le perdre, elle interprétait un rôle. Elle s'était inventé une vie professionnelle décente et se faisait passer devant lui pour cadre dans une agence immobilière.

– Aujourd'hui, j'ai placé un grand appartement, mentait-elle parfois, quand elle le retrouvait en fin de soirée.

Elle lui racontait ses visites et ses ventes de la journée, avec force descriptions, et il marchait. Pour fêter ces petites victoires au champagne, elle l'invitait dans son gîte. Elle simulait la joie. C'est qu'elle aimait beaucoup feindre. Elle lui faisait mener alors grand train et il était ravi, éberlué d'être tombé sur une femme

pareille.

Les premiers temps, elle ne demandait qu'à mener cette double vie, dont le moment fort, malgré les alertes, était le passage de la frontière, quand elle rentrait de Belgique. La vraie frontière, cependant, elle la franchissait en elle, entre sa part de vérité et la part de comédie. Elle retrouvait un homme qu'elle aimait pour de vrai sans qu'il sache, lui, de qui il était amoureux.

Au retour du Louxor, elle se glissait dans le lit contre Vincent endormi. S'il était éveillé, elle lui racontait une soirée fictive entre amis ou avec des clients importants. Il lui parlait de ce qu'il avait enseigné dans la journée. Quelquefois, malgré l'heure avancée, il avait essayé de lui inculquer des rudiments de quelque chose, quand elle aurait voulu rire et boire pour oublier son bar.

Elle l'aimait. Vincent Szewcyk avait pris une place de taille dans sa vie et tout aurait continué longtemps ainsi, sans doute, s'ils n'avaient pas eu l'idée de passer un week-end à Bruxelles pour les trente-deux ans de Sandrine. Tout aurait continué si, dans un moment d'inattention, elle n'avait pas omis de retirer du coffre de sa voiture la poubelle du gîte, qu'elle déposait certains matins assez loin de chez elle, à l'endroit où le chemin débouchait sur la départementale. Lorsqu'ils s'en sont aperçus, ils étaient déjà bien engagés sur la route de Bruxelles et n'ont pas voulu faire demi-tour. Ils ont vidé le contenu de la poubelle quelque part au bord de la route et ont bien ri.

Ils n'auraient pas dû.

À leur arrivée à Bruxelles, Sandrine a garé la voiture au plus pressé, près de l'hôtel, sans se soucier des interdictions de stationner. Le lendemain matin, l'auto s'était volatilisée.

Ce n'était pas un vol, mais l'œuvre des services d'enlèvement des véhicules en infraction. Aux portes de la fourrière, Sandrine a pris peur : elle allait devoir présenter ses papiers. Et si son ami se rendait compte... ? Elle l'a prié d'attendre dans la rue mais il a insisté pour l'accompagner. Il l'a suivie jusque dans le couloir et s'est assis à côté d'elle. Quand son tour est venu, Sandrine est entrée seule dans le bureau en lui disant sur un ton sans réplique :

– Tu m'attends là. Ça ne durera pas longtemps.

Ainsi a-t-elle récupéré la Clio sans incident, avec toujours, dans le coffre, la poubelle vide et malodorante. Vincent Szewcyk n'y avait vu que du feu mais elle avait eu chaud. Au fond, songeait-elle, leur relation ne tenait qu'à un fil. Il suffisait d'un rien...

– Sandrine ? Ça va ?

– Oui, pourquoi ?

– Tu es toute pâle, depuis tout à l’heure...

Elle était pourtant soulagée. Tout s’était bien passé, et, à présent que la menace s’éloignait, ils redevenaient complices. Elle pouvait en rire. Et elle n’en mesurait que mieux à quel point elle tenait à lui.

Un moment plus tard, ils se présentaient à un poste-frontière où les contrôles étaient rares. Sandrine avait dû lui dire :

– Je prends par cette petite route, on arrivera plus vite chez toi.

On était un dimanche soir et les douaniers avaient sans doute reçu pour consigne de renforcer la vigilance. Un jeune couple au volant d’une petite auto ne pouvait que les intéresser. À leurs yeux, ils rentraient possiblement d’un week-end à Amsterdam, en possession de substances illicites. Les douaniers leur ont fait signe de se garer. En réponse à la question rituelle : « Qu’avez-vous à déclarer ? », Vincent a voulu faire le malin.

– Une poubelle dans le coffre.

– Bon, alors vos papiers, s’il vous plaît.

– Je ne plaisantais pas ! Regardez dans le coffre...

– Moi non plus, je ne plaisante pas. Montrez-moi vos papiers.

Sandrine ne pouvait pas demander à son compagnon de descendre de voiture le temps du contrôle. Elle a obtempéré. Peut-être, après tout, ne se rendrait-il compte de rien. Elle a tendu sa carte d’identité, puis elle l’a reprise et rangée dans son sac à main, l’air de rien. Intérieurement, elle était glacée. Vincent ne disait pas un mot. Elle est repartie. Soit il n’avait pas regardé, soit il avait vu et le gardait pour lui.

À mesure que les minutes s’écoulaient, elle a repris contenance. Sa respiration s’est calmée. Elle veillait à conduire correctement et elle lui parlait de la circulation. Tout allait bien. Ils étaient pratiquement arrivés chez lui quand Vincent a rompu son silence, d’une voix blanche :

– Maintenant, Sandrine, il faut que tu m’expliques. C’est quoi, la carte d’identité que tu leur as montrée ? D’où il sort, ce nom de Carine Trembley ?

En un quart de seconde, elle a compris que tout risquait de s’effondrer si elle biaisait, et elle a jugé préférable de lui avouer. Ne rien laisser dans l’ombre et le mettre dans la confiance, de sorte qu’il se flatte de connaître ses secrets. Cependant, à mesure qu’elle élucidait le mystère, il se fermait. Sa voix avait changé. Ce qu’il entendait devait le terrifier. Il était donc amoureux d’une femme recherchée... Ce qu’elle lui racontait, répétait-il pourtant,

ne changerait rien à leur relation. Il le lui promettait.

Ce soir-là, il ne s'est pas senti en état d'aller au restaurant comme ils avaient prévu de le faire, mais elle est restée dormir chez lui. Quant à lui, il n'a pas fermé l'œil. Le lendemain matin, il est parti travailler comme d'habitude. Il avait l'air encore troublé. Moins que la veille, cependant. Sandrine s'est prélassée tard au lit en se remémorant la promesse de Vincent :

– Tout ça ne changera rien à notre relation.

Elle avait confiance. Désormais, la stupeur se dissipant, tout allait s'arranger.

À la pause de la mi-journée, il est repassé chez lui. Sandrine en était encore à se préparer dans la salle de bains. Se préparer à quoi ? Pas à entendre ses mots en tous les cas.

– J'ai bien réfléchi, Sandrine. Il faut que tu partes. C'est impossible, pour moi. J'entends tout le temps des sirènes de police. Ils vont venir m'arrêter. Alors, entre nous, c'est fini.

– Mais, hier soir...

– Il faut que je retourne travailler. Mais je veux qu'à mon retour, tu ne sois plus là. C'est bien d'accord ?

Incapable de concevoir qu'il était en proie à une peur voisine de la panique, elle s'imaginait tout autre chose : il ne l'aimait plus. Il la trouvait laide. Il était amoureux d'une autre. Aussi a-t-elle quitté les lieux dans l'après-midi.

Un soir, quelques jours plus tard, elle lui a téléphoné. La voix de Vincent, au bout du fil, s'est raidie dès l'instant où il l'a reconnue. La conversation a vite tourné court. Elle aurait aimé l'amadouer et lui faire avouer la raison véritable de son éloignement ; en vain. Elle ne l'enjôlait plus. Après avoir raccroché, Sandrine s'est sentie perdue dans la vie comme une barque sur l'océan. Il ne servait à rien de le rappeler.

Quelque temps plus tard, dans une rue de Lille, elle a vu son auto en stationnement et s'est arrêtée à quelques mètres. Elle a fixé des yeux le pare-brise, derrière lequel ils s'étaient embrassés qui sait combien de fois, derrière lequel ils avaient souvent discuté de tout et de rien sur un ton allègre, et derrière lequel, un soir, à un poste-frontière, il avait découvert le pot aux roses. Et maintenant, l'auto était fermée à clé, sans quoi elle se serait glissée à l'intérieur pour reprendre la place qu'elle estimait encore sienne.

Elle serait restée là toute la journée s'il avait fallu, mais, au bout de deux heures, la silhouette tant attendue est apparue. Vincent Szewcyk a accepté de prendre un verre dans un bar, sans commander de boisson alcoolisée comme il faisait d'ordinaire. Il a préféré un Schweppes. Il allait garder ses esprits et lui échapper... Elle a proposé de l'accompagner chez lui.

– Il ne faut pas, Sandrine. On en reste là.

\*

Les semaines suivantes ont été des semaines fantômes dont elle a tout oublié sinon qu'elles lui rappelaient celles qui avaient suivi la mort de son père. Parfois, se hisser au sommet d'un immeuble pour apercevoir un horizon lointain vous revigore. Cela vous sauve pour un peu de temps. Mais Sandrine Broussard n'avait ni l'envie ni la force de se hisser au dernier étage. Elle n'arrivait pas à croire qu'un homme avait pu la quitter et qu'elle n'exerçait plus son emprise sur lui.

Sa vie était un aller-retour constant entre la grand-route de Tournai et son gîte d'Armentières. Elle ne montait plus jamais au petit salon : la patronne avait fini par l'accepter. De temps à autre, elle voyait sa mère. La folie allait et venait chez cette femme selon un phénomène de marées aux horaires imprévisibles. Quand elle refluit, la méchanceté lui succédait. Jamais elle n'a voulu lui rendre visite dans son gîte.

– Tu ne manges pas dans de la vaisselle à toi. Tu n'as même pas une petite cuiller à toi, là-bas, que veux-tu... Ne compte pas sur moi pour y mettre les pieds !

Vincent Szewcyk avait fui Sandrine comme si elle avait la lèpre. Depuis ce jour, elle traversait un hiver interminable. Chaque matin, le secret espoir de quelque chose – mais quoi ? – s'amenuisait un peu plus. Oui, c'était bien l'hiver, la chute dans le froid. Et pourtant, c'est dans ces temps-là qu'un rayon de soleil timide a atteint sa fenêtre.

## VIII

Un soir a débarqué au Louxor un homme que Sandrine Broussard n'avait jamais vu. La patronne ne semblait pas non plus le connaître. Dès que ses yeux se sont habitués à la pénombre et ont aperçu Sandrine, il est allé vers elle comme s'il la cherchait depuis longtemps. Elle lui a demandé ce qu'il buvait : Champagne, a-t-il répondu. En temps normal, elle aurait dû poser cette question du tac au tac :

– Et vous, qu'est-ce que vous m'offrez ?

Mais cette phrase avait le don de la mettre mal à l'aise et elle détestait se l'entendre dire. Avec cet homme rougeaud, elle était, sans savoir au juste pourquoi, plus gênée que d'ordinaire de devoir la prononcer. Il devait avoir le milieu de la cinquantaine, au jugé. Quelle vie menait-il pour afficher un air de bête traquée ? Sandrine avait vite diagnostiqué le genre d'homme qui n'a personne avec qui discuter. La patronne les a observés avec insistance et agacement, si bien que, au bout d'un moment, Sandrine s'est résolue à lui demander de renouveler sa consommation. Il s'est exécuté docilement. Il ne demandait qu'à bavarder, rien de plus.

C'est ainsi que Sandrine Broussard est entrée un soir dans la vie d'Albert Stilmant, homme calme et plutôt timide, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. Au moment de partir, il a glissé discrètement trois mille francs belges dans la paume de Sandrine.

Les jours suivants, il est revenu. Il était ému et comme fasciné. Il commandait une bouteille de champagne et buvait à peine.

Albert Stilmant dirigeait plusieurs grands magasins où l'on vendait un peu de tout. Il ne s'attardait pas. Certains soirs, dix minutes lui suffisaient. Il fourrait un billet dans la main de Sandrine, réglait la bouteille à peine entamée puis reprenait la

route jusque chez lui – une grande maison qu’il appelait rêveusement son château mais où l’attendait Mme Stilmant.

La patronne ne le supportait pas. Il lui arrivait de s’approcher de leur table et de les épier, une cigarette entre les lèvres. Sachant combien il détestait l’odeur du tabac, elle soufflait tout ce qu’elle pouvait de fumée en direction de son visage, après quoi elle lui lançait une question à laquelle il répondait en souriant dans le vague, sans un mot :

– Alors, cher monsieur, on m’offre un verre, à moi aussi ?

Un soir, Albert Stilmant a pris Sandrine à part.

– C’est intolérable, sa façon de nous espionner !

– Si vous voulez, on peut monter à l’étage... On ne fera rien, je n’aime pas ça. Ce sera plus cher, mais là-haut, elle ne nous embêtera pas.

Chaque soir, dès lors, ils se sont enfermés dans le petit salon. Assis sur le bord du canapé, l’un d’eux soliloquait, l’autre l’écoutait. À la lumière des néons rouges, pendant que s’élevaient de fausses flammes, l’homme s’épanchait. Il avait dans les yeux les étincelles de la fascination pour celle qui, près de lui, acquiesçait, tisonnait son monologue lorsqu’il était près de s’éteindre. Albert Stilmant n’en faisait pas mystère, il s’ennuyait dans sa vie. Sa femme ne lui inspirait plus aucun sentiment depuis longtemps, pas même négatif.

Sandrine était émue par cet homme attentionné et placide. Chaque soir, sa silhouette s’encadrait dans la porte d’entrée avec la régularité d’une bête assoiffée, habituée à venir s’abreuver au crépuscule. Leurs huis clos au salon ouvraient des parenthèses dans les soirées de Sandrine, et ces parenthèses la détachaient un peu du bar, et puis de sa vie sans horizon à présent que Vincent Szewcyk l’avait abandonnée. Quand ils étaient redescendus de l’étage et qu’Albert Stilmant avait repris le volant, Orianne, tandis que le bruit de son automobile mourait dans le lointain, interrogeait Sandrine sur un ton sarcastique :

– Alors ? Il est où le préservatif ?

À quoi elle répondait sobrement qu’en ce moment, il ne *pouvait pas*. Tout le temps que cela a duré, jamais Orianne ne s’est aperçue qu’Albert Stilmant donnait en douce des biffetons à Sandrine. Bientôt, il a cessé de la vouvoyer. Il lui a proposé de retourner s’installer à Bruxelles et de renoncer au bar.

– J’assumerai tout, financièrement. Ton loyer, la caution... Tu n’auras à te soucier de rien.

Sandrine avait envie de prendre un nouvel essor. Elle se



rappelait son soulagement, le jour de son arrivée en Belgique, quand elle avait laissé derrière elle la police française. À Bruxelles, elle n'aurait plus la peur de la frontière tous les soirs. Elle n'aurait plus à endurer la patronne et ses remarques. Bien sûr, elle n'était pas amoureuse d'Albert Stilmant. Elle lui vouait une reconnaissance pour ainsi dire animale, celle du chiot abandonné dont un inconnu soudain s'occupe ; seulement, voilà, son cœur de trentenaire refusait d'aller plus loin. Vincent était toujours une plaie à vif. Le premier homme à avoir osé la quitter... Elle ne comprenait pas, et cet affront lui restait insupportable. En s'installant à Bruxelles, elle s'éloignerait de lui et réussirait peut-être à s'en débarrasser.

Le premier meublé visité a fait l'affaire. Avec sa terrasse et son jardinet, il lui a plu aussitôt. Ce serait là. Les meubles n'étaient pas vraiment à son goût mais peu importait. Elle entreposerait les plus affreux à la cave et elle ignorerait les autres.

Albert Stilmant lui rendait régulièrement visite. Amoureux d'elle, il l'était tout autant de la situation qu'il avait créée : lui, le grand bourgeois, entretenant une jeune maîtresse à la ville. Car il attendait tout de même un peu de reconnaissance de la chair lors de ses passages.

Sandrine ne supportait guère cet état des choses. Une demi-heure avant son arrivée, elle avalait un verre de vodka pour surmonter son dégoût. Comme elle redoutait de dégriser en sa présence, elle cachait un verre en réserve, dans un placard de la cuisine. Mais en dépit de ses stratagèmes, elle sentait monter une bouffée d'angoisse au moment où il sonnait.

Un bien étrange contrat les liait tacitement, dans lequel chacun trouvait son compte. Quand il n'était pas là, elle pensait à lui. Quand il s'annonçait, elle était contente malgré tout, car elle ne supportait pas sa solitude. Il était à son écoute comme aucun homme ne l'avait été. Et puis, elle lui devait de ne plus travailler au Louxor et de vivre sans recourir aux « coups ». Plus elle avait commis le péché et plus le sens du péché lui avait échappé, mais tout cela, elle se le répétait, c'était du passé. Un passé qui demeurerait cependant radioactif et dont la nocivité invisible n'était pas près de disparaître.

Oui, c'était une relation étrange que la leur, asymétrique, bancroche, et qui pourtant avait ses raisons d'être. Ils étaient comme deux murs fragilisés, inclinés l'un vers l'autre et qui, l'un sans l'autre, se seraient écroulés faute de se soutenir.

Progressivement, à mesure qu'une certaine intimité s'installait entre eux, Sandrine a éprouvé le besoin de lui dire qui elle était

réellement et de se faire appeler par son véritable prénom. Malgré ses craintes d'être abandonnée une nouvelle fois, elle tenait à ce qu'il sache. C'était plus fort qu'elle. Elle ne pouvait pas ne pas lui dire. Le souvenir de Vincent continuait de la meurtrir ; elle l'entendait encore parler des « sirènes de police » qui se rapprochaient pour l'arrêter. Peu importait, elle allait prendre le risque. Si Albert Stilmant cédait à son tour à la panique, elle se retrouverait sans ressources ni soutien dans un pays étranger, et elle ne se voyait pas retourner travailler dans un établissement comme le Louxor.

Maintenant que je repense à ce moment clé, j'y vois une manière d'ordalie. Une épreuve par laquelle on en appelle à une puissance supérieure pour trancher. Puis-je vivre ma propre vie ? Mon *moi* devra-t-il porter un masque à perpétuité ? Elle n'en menait pas large quand elle a franchi le pas. Ils étaient au lit. Cela faisait près d'un an que le grand bourgeois était entré dans le bar de la grand-route et l'avait aperçue, derrière le comptoir. Il l'a écoutée avec compréhension, tout d'abord. Petit à petit, elle a senti son intérêt croître et se muer en autre chose. Sa vie ne lui inspirait aucune crainte, au contraire ; il se délectait de son récit. Quand il a appris qu'elle n'était pas Carine de soixante-trois mais une Sandrine millésime soixante, il a même eu le ressort de plaisanter :

– Tu as trois ans de plus, alors ! Nous avons moins d'écart que je ne pensais. Nous voilà plus proches, Cari... Sandrine !

Elle avait gagné la partie.

Moins d'un quart de siècle les séparait désormais. Et le temps n'était pas seul à avoir rétréci entre eux. Les épisodes et coups plus répréhensibles les uns que les autres qu'elle faisait revivre au moyen des mots augmentaient l'admiration qu'il lui vouait. Ils achevaient de le rapprocher de Sandrine.

Il fallut pourtant à Albert Stilmant plus d'un an pour déverrouiller les portes de son propre passé. Un jour qu'il était en verve, il s'est mis à parler, comme si, soudain, tout coulait de source. À ses débuts, il avait travaillé pour un Irlandais que l'on appelait Bloom, chargé de transférer discrètement des fonds de France en Belgique. Parce qu'il voulait « se lancer dans le commerce », Bloom s'était servi d'Albert Stilmant comme écran de fumée, car son casier judiciaire effrayait les banquiers. L'Irlandais avait fait de la prison par la suite, sans que l'on sache au juste

pour quel motif. Albert Stilmant s'était rangé. La police ne l'avait pas inquiété.

Marié très jeune, il avait eu deux enfants. Deux ou trois fois par semaine, ils dînaient dans un restaurant où ils avaient leurs habitudes. Le week-end, ils allaient souvent au bord de la mer du Nord. Ainsi étaient passées trente années.

Chaque fois qu'il le pouvait, Albert Stilmant emmenait Sandrine dans un grand restaurant de Bruxelles. À quoi songeait-il exactement en la regardant ? Elle tendait une oreille distraite vers les tables les plus proches. Parfois, elle n'avait pas l'air présent. Parfois, elle réintérait son corps. Elle semblait bien s'y connaître en vin. Maintenant qu'Albert savait, était-il jaloux rétrospectivement de Julien Maihol ? Je serais prêt à parier qu'il n'aurait pas dédaigné d'aider Sandrine pendant la période des « coups ».

Parfois, il débarquait chez elle avec homard, champagne et saumon. Il savait cuisiner et se mettait aux fourneaux. Elle le laissait faire.

À bien y réfléchir, je me dis qu'il s'efforçait de voir loin pour elle. Faute de chasser le brouillard qui enveloppait Sandrine, il hissait comme un périscope rotatif au-dessus. Mais afin de voir loin pour elle, il devait aussi voir *loin en elle*. Ce fut le génie de cet homme. Sandrine aimait dessiner des vêtements ? Elle passait des heures dans les boutiques et dans les magazines de mode ? Il lui a payé des cours de couture, dispensés par une styliste diplômée, et Sandrine a installé une machine à coudre chez elle pour s'exercer. Elle avait choisi la formule « pack débutants ». Depuis que, enfant, elle décalquait les robes de Vartan sur l'écran de télévision, elle rêvait de créer un jour des vêtements, mais ce rêve avait été refoulé dans les limbes.

Sandrine suivit aussi des cours d'esthétique, à la même époque. Ils lui inculquaient une éthique de vie bien réglée et d'alimentation saine. Cette année a marqué un tournant. Elle se retrouvait et le calme se faisait en elle.

Périodiquement, pourtant, elle explosait de colère. Elle ne supportait pas que, avant de partir, Albert Stilmant glissât dans son sac à main des billets de banque qu'elle découvrait ensuite par inadvertance. À ses yeux, c'était un comportement honteux. Albert l'avait tirée d'affaire, c'était un fait, mais leur relation ne tenait pas debout. Et sans doute lui en voulait-elle pour cela. Elle lui en voulait de quémander un peu de sexe.

Elle lui en voulait de l'inciter à boire. De pétrifier son existence dans une clandestinité douceâtre, sans autre perspective que la

visite d'un quinquagénaire au gré de son emploi du temps. En somme, elle était un grain de folie dans la mécanique bien huilée de sa vie. Oh ! il était gentil, cela n'était pas en cause. Il la touchait. Il arrivait qu'elle ait des élans vers lui, mais de ceux que l'on a, habituellement, pour un oncle ou pour un père. Et elle jouait la comédie du mieux qu'elle pouvait. Il était à cent lieues d'imaginer qu'elle buvait pour ne pas être écœurée. D'où cet Albert tenait-il autant d'argent ? De Namur à Knokke-le-Zoute, la Belgique était-elle à ce point couverte de ses magasins pour qu'il ait accumulé une telle fortune ?

Sans s'en rendre vraiment compte, Sandrine Broussard a atteint un point de saturation. Son corps avait soixante-dix ans. Même les amphés ne réussissaient plus à le stimuler. Elle se sentait finie. À quoi jouait cet homme avec elle ? Était-elle devenue son animal de compagnie, dressé pour être sa belle de jour jour après jour ? Était-elle son numéro de cirque, qu'elle devait interpréter à volonté ? Naguère, elle avait failli tenter sa chance aux Bahamas ; en fait de milliardaire tropical, elle avait dû se contenter d'un entrepreneur du plat pays, déjà quinquagénaire, et elle en souffrait.

Un jour, son aversion l'a emporté. Albert Stilmant était reparti tôt, vers seize heures. Comme une nuit d'orage où les éclairs dévoilent le paysage par intermittence, elle a vu clair et loin tout à coup. Cela n'a duré que quelques instants, mais assez pour qu'elle se décide.

Une heure après le départ de son « amant », elle a chargé une valise dans le coffre et pris la direction du Sud. Tout ce qu'elle désirait, à ce stade, c'était la solitude, dans l'appartement de la rue Michel-Arnaud dont Théo était absent. Dans la voiture, elle buvait encore la vodka au goulot. Elle a roulé plusieurs heures sans consulter la carte. Quand elle s'est présentée à la frontière luxembourgeoise, elle a compris qu'elle avait dérivé vers l'est et qu'il lui faudrait rectifier le cap tout de suite si elle voulait atteindre Cassis.

D'avoir brisé la chaîne qui l'attachait à Albert Stilmant, elle se sentait heureuse comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. Le soir tombait quand elle a fait halte dans une localité, où elle s'est acheté un bouquet de fleurs volumineux. Malgré son état d'exubérance, il ne lui a pas échappé qu'elle et son bouquet étaient l'objet de tous les regards dans la rue. Subitement, elle s'est sentie anormale et étrangère à ce monde et elle a accusé le coup.

Quelques kilomètres plus loin, elle a trouvé un hôtel. Elle ne se sentait pas bien. Une fois installée, elle a vidé dans le lavabo de la salle de bains tout ce qui lui restait de vodka. Ensuite est venu le tour des gélules d'amphétamines, jusqu'à la dernière. Tu arrêtes tout de suite, s'est-elle répété. Sans quoi tu ne tiendras pas un an de plus.

Sandrine Broussard n'a pas bu une goutte d'alcool de la soirée. Au restaurant, puis dans sa chambre, elle a tenu bon et n'a pas touché à la collection de mignonnettes du minibar. Elle s'en sortirait seule et tout de suite, grâce à sa volonté. Elle se sentait forte. Elle a allumé le téléviseur et parcouru les chaînes : belges, françaises, luxembourgeoises, allemandes. Elles s'étaient multipliées ces dernières années sans qu'elle s'en rende compte. Depuis combien de temps vivait-elle coupée de tout ?

Le lendemain matin, elle a repris le volant très tôt. Les effets du manque commençaient à se faire sentir. Elle grelottait en plein mois d'août malgré le chandail enfilé à son réveil.

Moins d'une heure après son départ, des policiers lui ont fait signe de s'arrêter. Elle n'avait pas sa ceinture de sécurité et devait acquitter tout de suite une amende. En voulant prendre de l'argent, elle a laissé échapper la boîte où se trouvaient ses billets et ils se sont répandus par dizaines sur le siège avant. Une sensation de froid glacial l'a aussitôt envahie. Intrigués, les agents ont inspecté minutieusement l'auto, sans rien trouver de suspect, puis ils l'ont laissée repartir.

Ensuite, elle a roulé d'une traite jusqu'à Cassis. Près de neuf cents kilomètres dans un état hypnotique. D'heure en heure, la privation d'alcool et d'amphés devenait plus pénible. Elle est arrivée en début de soirée dans l'appartement de Théo aux contrevents clos, qu'elle s'est gardée d'ouvrir.

Elle n'a pas dîné. Étendue sur le matelas de sa chambrette, l'esprit vide, elle a passé une trentaine d'heures sans bouger. Les bouffées de sueur se sont succédé. C'était une petite houle montée d'elle-même, qui évacuait par les pores de la peau l'alcool dont elle était saturée. Sandrine claquait des dents. Combien de temps cela durerait-il ? Elle avait lu un jour dans *Cosmopolitan* que dans la même situation, Marilyn Monroe avait transpiré deux jours durant, jusqu'à ne plus être sous l'emprise de l'alcool et des barbituriques. Le souvenir de cet article avait-il incité Sandrine à se retrancher du monde et à s'administrer cette cure de désintoxication ? Ce corps qu'elle avait gavé d'excès, elle allait maintenant le purifier à force de sudation.

Sandrine ne s'est levée que le surlendemain et a entrouvert les

persiennes. Tandis qu'une chaleur moite pénétrait dans la pièce, elle a regardé les passants. Certains descendaient vers le port ou la plage, d'autres en revenaient. D'autres encore entraient dans la boulangerie, un peu plus haut.

Le soir, dans la propriété d'en face, il y a eu un cocktail. Accoudée à la fenêtre, elle a passé son temps à détailler les visages, les tenues et les postures. Elle se tenait à quelques mètres d'eux et pourtant nul ne la remarquait. Elle ne voulait rien. Sortir ne la tentait pas.

La faim se réveillant, elle a picoré ce que Théo avait laissé dans le frigo. Elle suait encore, cependant considérablement moins, et ne grelottait plus guère. Dans le trois-pièces où Théo n'avait toléré aucun meuble, elle avait pour seuls compagnons des cartons de livres qu'il n'avait jamais défaits.

Le troisième jour, elle est tombée sur un ouvrage dont le titre l'a intriguée : *Éloge de la fuite*. Elle a lu la quatrième de couverture, puis elle a ouvert le livre au début et décortiqué les phrases l'une après l'autre. Parfois, elle retournait un peu en arrière dans sa lecture, et cela avait beau rester obscur par endroits, elle a persévéré. Le livre de Laborit la fascinait. Il avait été pour ainsi dire conçu à son intention, si bien que deux jours durant elle ne l'a pas quitté.

Elle a attendu le cinquième jour pour faire ses premiers pas dehors. C'était toujours l'été, avec ses soirées sans fin. Vivre était magnifique. Ça y est, s'est-elle dit. Je suis délivrée. De fait, les effets du manque n'étaient plus perceptibles.

Les jours suivants, elle a déambulé dans l'air chaud et passé de longs moments à la plage. Elle faisait les boutiques, s'achetait des produits de beauté. Elle goûtait le bonheur d'être redevenue comme tout le monde. Elle s'amusait des autres. Elle donnait des pièces à Lucienne, la vieille mal habillée qui faisait la manche aux terrasses de café et dont nul n'ignorait qu'elle roulait sur l'or.

Elle se sentait si forte, tout à coup ! Elle avait scotché aux cloisons de sa chambre des photos de mode et recopié sur le papier peint, à une vingtaine de centimètres du plancher, de sorte qu'en se réveillant elle ne pût que la lire, une pensée que Théo aimait citer et qu'elle avait retenue : « Le bonheur n'est pas chose aisée, il est très difficile de le trouver en nous, il est impossible de le trouver ailleurs. » Il lui avait expliqué que c'était une maxime de Chamfort et elle avait écrit au mur *Alain Chamfort* – un chanteur de variétés alors en vogue.

Sandrine a passé plusieurs journées caniculaires en apesanteur, incognito, entre la plage et les livres. De voir si souvent son frère

plongé dans leurs pages et de l'entendre parfois émerger de sa lecture avec une citation magnifique sur les lèvres, elle s'était imprégnée de littérature et de philosophie. Un jour, Théo l'avait surprise en train de lire *Ainsi parlait Zarathoustra* et avait été ébahi de la voir, le front plissé, aller jusqu'au terme de l'ouvrage. Sa sœur nietzschéenne, il n'en croyait pas ses yeux. De la même façon, elle avait mémorisé une pensée de Michel Foucault qui collait à sa situation : « Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même : c'est une morale d'état civil ; elle régit nos papiers. »

Imperceptiblement, au contact de Théo (y compris quand, absent, il lui léguait son appartement, avec ses cartons dans un coin du salon), Sandrine changeait. Elle naissait à une vie nouvelle, une vie de pensées, introspective, de la même façon qu'un piano, auquel on aurait greffé de nouvelles octaves à la droite du clavier, aurait grimpé dans les aigus.

\*

Cette période d'idylle avec elle-même n'a pas duré longtemps. Un jour, concernant lequel elle ne m'a jamais donné de précisions, elle a rechuté. Alcool et amphétamines l'ont prise à revers et elle a capitulé. Elle en est restée meurtrie, abasourdie. J'ignore comment cela s'est passé exactement, mais je peux l'imaginer : une rencontre passagère, à une terrasse de café du port. Un homme qui l'aborde, avec lequel elle se promet de ne boire qu'un verre...

Elle avait perdu une bataille et elle croyait avoir perdu la guerre entière contre ses démons. Et quand, de Belgique, Albert Stilmant à sa recherche lui a téléphoné, elle s'est mise à pleurer. Pendant la communication, elle lui a fait jurer que plus jamais il n'apporterait une goutte d'alcool chez elle. Elle était en train de partir en miettes, disait-elle entre ses larmes, et, s'il l'aimait, il ne fallait pas. Il ne devait plus. Elle allait rentrer, oui, ils allaient se revoir, mais il devait absolument l'aider.

À son retour à Bruxelles, elle a eu l'impression humiliante d'avoir été rattrapée après une fugue. Elle qui avait voulu jouer les « Albertine disparue », voilà qu'elle redevenait « la prisonnière ». Ne reste-t-il vraiment rien, pourtant, d'une tentative d'évasion ? Un esprit doit conserver quelque part une trace de

cette grande bourrasque océanique – la liberté –, un peu comme, sur le sable, après le reflux de la vague, subsiste une frise d'écume. Ne peut-on pas, comme Jean Valjean, s'échapper plusieurs fois, être repris autant de fois par les argousins, avant de goûter, pour de bon, après des années d'attente, au souffle de la liberté ? De la même façon que Jean Valjean, avec lequel elle avait par ailleurs peu à voir, elle cheminait sur le sentier escarpé qui mène au salut, sans que retentisse, chez elle, quelque avis de tempête sous un crâne.

Non, point de tempête. Son problème était autre. Sa consommation d'amphétamines s'accompagnait périodiquement d'obsessions, dont les phases éruptives duraient des jours et des jours. À son retour, ses délires, dont elle était parvenue à s'affranchir pendant le séjour à Cassis, ont vite recommencé. Leur forme la plus fréquente était la sensation d'infestation. Sandrine avait l'inguérissable conviction que des parasites couraient constamment sous sa peau. Elle sentait aussi des insectes invisibles ramper *sur* sa peau. Et puis, elle se croyait observée. Persuadée qu'on l'épiait jour et nuit, elle tirait les rideaux et passait le plus clair de son temps à la lumière d'ampoules de soixante watts, elle qui, en prison, avait tant rêvé du grand jour. Dans la rue, elle pressait le pas. *On* la suivait... Elle se retournait et repérait forcément quelque suspect, puis elle le perdait de vue. C'est que l'autre, se disait-elle, est habile à s'esquiver momentanément, sans renoncer pour autant. On était à ses trousses, mais qui ? Un jour, parce que son attention se serait relâchée, on poserait une main sur son épaule et elle ferait volte-face, terrorisée, comme on se réveille en plein cauchemar.

Dans ces temps-là, un début d'après-midi, on a frappé à la porte de son meublé : un livreur avec un bouquet de lys blancs. Ce geste d'Albert Stilmant l'a beaucoup touchée. Jusqu'à présent, il avait eu rarement ce genre d'attention. Le fleuriste était engageant, elle l'a prié d'entrer. Ils ont bavardé quelques minutes, le temps qu'elle arrange les lys dans un vase et lui donne un pourboire. Il tombait bien, elle était d'excellente humeur.

Après son départ, elle a appelé Albert à son bureau pour le remercier. Très vite, elle a perçu de la gêne au bout du fil : il ne lui avait rien fait livrer. Secrètement, le mot « bouquet » réveillant un instinct de méfiance mâle, il devait se dire qu'un rival était sur le sentier de la guerre.

Mais qui ? Sandrine n'en avait pas la moindre idée. Qui savait qu'elle appréciait cette variété de fleurs ? Jusqu'à ce qu'elles



fanent, elle les a regardées avec une certaine suspicion. Elles étaient comme un petit cheval de Troie dans son appartement et l'admirateur ne se déclarait pas. Elle avait beau faire le tour de ses connaissances, elle ne voyait pas. Au bout de quelque temps, elle a jeté le bouquet en se disant qu'il emportait avec lui le mystère de son origine. Comme une présence spectrale, le parfum tenace des lys a flotté plusieurs jours encore dans la pièce.

Un soir, Albert Stilmant a découvert la clé de l'énigme. Avec un visage de composition, sa femme lui a annoncé en avoir appris long sur sa liaison avec une jeune femme de Bruxelles.

Le détective-fleuriste avait reçu pour mission de consigner tout ce qu'il verrait rue des Minimes dans l'appartement d'une certaine Carine Trembley. Sandrine ne déraisonnait pas totalement lorsqu'elle s'était sentie suivie et tirait ses rideaux par peur des regards. Parce qu'il avait relevé le numéro d'immatriculation de la Clio, il avait obtenu des renseignements sur Carine Trembley – la vraie, dont Sandrine avait emprunté l'identité – et il avait cru devoir mentionner dans son rapport que Sandrine était une femme « mariée, avec des enfants ».

Avant d'enrôler un détective, Mme Stilmant avait essayé la méthode douce. Elle avait téléphoné à Sandrine et tenté d'établir un contact dans son français cabossé, mâtiné d'accent flamand.

– Que se passe-t-il ? avait-elle demandé. Albert a besoin d'un corps jeune, à son âge ?

Sandrine Broussard avait fait en sorte que la conversation tourne court au plus vite. Les jours suivants, lorsque le téléphone sonnait, elle ne prenait pas la communication. C'est moi qui te contacterai, avait-elle dit à Albert sans parler des appels de sa rivale.

Le faux fleuriste avait noté par exemple que Carine Trembley portait un peignoir « ample ». L'épouse en avait déduit ce qu'à travers cette épithète le détective avait insinué : la jeune femme était enceinte des œuvres de son mari.

– Et en plus, tu as fait un gosse à cette traînée ! Mais regarde-toi donc dans la glace, mon pauvre ami ! avait-elle hurlé, comme folle, entre les dénégations de son époux.

Mais que pouvait-il distinguer dans sa glace, sinon des traits qu'il ne connaissait que trop, sur lesquels il ne remarquait pas le passage du temps ? En fermant les yeux, je revois son visage binoclard surmonté de cheveux grisonnants en brosse, figure couperosée dont les yeux ne vous regardaient jamais en face, quand j'y repense. L'Albert Stilmant qui reste dans mes souvenirs

est de taille moyenne, plutôt tassé par la cinquantaine bedonnante, l'air bonhomme mais toujours sur son quant-à-soi.

J'ai fait sa connaissance en décembre quatre-vingt-quinze, à la période des fêtes, près d'un bourg du Vercors dont le nom me reste en mémoire : Méaudre. Le train que j'avais pris était un des premiers à quitter la gare de Lyon après une longue période de grève. Théo était venu m'attendre à la gare de Valence et je me souviens des gorges par lesquelles nous étions entrés dans le Vercors. Les abrupts et les conifères dressaient un alignement de silhouettes lugubres de part et d'autre de la route, et, alors que le séjour n'avait pas encore commencé, j'étais gagné par un malaise étrange : partout, la neige manquait. Ainsi recouvert d'un pelage fauve au seuil de l'hiver, déboussolé par une douceur exceptionnelle, le massif me faisait penser à une personne atteinte de troubles bipolaires. Il ne s'était pas écoulé une semaine depuis que seize corps avaient été retrouvés dans une de ses clairières. Jour après jour, de nouveaux éléments de l'enquête étaient jetés en pâture aux journalistes. Quand les sommets du Vercors, au détour de la route, apparaissaient avec leurs plaques de neige rétrécies par le redoux, j'avais l'impression de voir là les linceuls des seize membres de l'OTS. Je découvrais l'existence de cet ordre du Temple solaire dont le sigle s'apparentait vaguement, dans mon esprit, à l'OAS de la guerre d'Algérie. Les victimes, annonçait le speaker à la radio tandis que nous remontions le défilé, avaient été immolées par le feu après avoir absorbé des sédatifs.

Devant le pavillon où j'allais passer les fêtes était garée une Mercedes aux roues maculées de boue et dont la petite plaque minéralogique portait des lettres et des chiffres rouges sur fond blanc. L'auto d'Albert Stilmant. Lorsque je suis entré dans la maison, il s'affairait dans la cuisine. J'ai compris tout de suite que j'aurais affaire à un taiseux. Ayant les mains mouillées, il s'est contenté de me saluer d'un signe de tête et d'un sourire gêné, en continuant la vaisselle. Théo ne disait rien. J'avais hâte de voir apparaître Sandrine, qui faisait la sieste à l'étage.

Étrangement, je m'étais formé de l'ami de Sandrine Broussard une image toute différente de l'homme que je découvrais. Je ne la voyais pas vivre autrement qu'avec un quadragénaire de bonne taille, bien proportionné, au regard d'acier et au menton proéminent. Pourquoi notre esprit produit-il des clichés si éloignés du réel ?

À l'époque, Albert Stilmant était déjà séparé de sa femme et avait emménagé dans Bruxelles, non loin de chez Sandrine. Ils étaient venus de Belgique accompagnés d'un chien volumineux

qui sentait tout le temps le chien. Théo sortait régulièrement le promener et je me retrouvais seul face à Sandrine et son ami. Ils étaient curieux, ensemble. Ils n'allaient pas ensemble. À rester si avare de paroles, cet Albert m'intriguait. Comment faisait-il ? Nous écoutait-il réellement ? Parfois, alors que nous avions oublié sa présence, fusait sur ses lèvres une répartie narquoise qui nous plongeait dans le silence.

Comme il faisait trop doux pour neiger, rien ne nous poussait dehors. Je m'étais réfugié dans un livre sur les étoiles et puis, aussi, dans le projet d'écrire une nouvelle. À l'époque, je taquinais un peu la muse. J'avais en tête l'histoire d'un homme qui attend une femme dans une villa de campagne en espérant secrètement qu'elle n'arrivera jamais. De fait, elle ne venait pas. Il pleuvait abondamment dans ce texte, comme si j'avais détourné et canalisé vers mes lignes la pluie qui s'abattait presque sans discontinuer sur le Vercors que j'avais hâte de quitter.

Je l'ai fait à l'avant-veille du Nouvel An, en voiture, avec Albert et Sandrine. Au bout d'un certain temps, sur l'autoroute, Albert m'a passé le volant. Sa Mercedes était automatique et je n'avais à vrai dire rien à faire, sinon maintenir le cap. Nous ne parlions guère. Il bruinait, et, à l'imitation des essuie-glaces, le gros chien à l'arrière battait de la queue tantôt à droite tantôt à gauche : on aurait dit un gouvernail retourné à l'état sauvage. À la radio, il n'était plus question de l'OTS mais de l'arrestation d'un gang soupçonné d'avoir « arraché » des distributeurs de billets de banque. On parlait aussi des préparatifs pour la Saint-Sylvestre et de l'enquête sur l'assassinat d'une étudiante française en Angleterre. Sandrine réveillonnerait-elle avec Albert dans un restaurant de Bruxelles ? Je n'ai pas osé leur demander. Leur intimité me paraissait nimbée de mystère, et puis, tous ces jours, Sandrine m'avait semblé mal dans sa peau.

Ils m'ont déposé dans le centre de Paris en début de soirée, en déclinant mon offre de monter prendre un verre. Ils avaient encore plusieurs heures de route devant eux, et puis, inexplicablement, je les sentais *absents*.

## IX

À l'époque où elle était recherchée, Sandrine descendait de temps à autre de Belgique sous le nom de Carine Trembley. Le plus souvent, elle logeait chez Astrid, rue de l'Ouest. De la même façon que Cassis, Paris la revigorait. Elle flânait et faisait du shopping, incognito. Elle savourait un avant-goût des temps où il y aurait prescription et où, ne risquant rien, elle recouvrerait son nom.

Un jour d'été, au Quartier latin, un homme l'a abordée. Elle essayait des vêtements excentriques dans une boutique ouverte sur la rue et s'était composé une tenue qui ne passait pas inaperçue : pantalon en peau de serpent, veste en velours avec motif de poupées russes, et, par-dessus, une cape à carreaux. Elle s'apprêtait à acheter un chapeau léopard et n'avait pas remarqué que, depuis un moment, l'homme l'observait. Un vieux. Il a fini par l'accoster et lui proposer de boire un verre à une terrasse de café mais elle a décliné poliment. Il est revenu à la charge :

– Ne vous méprenez pas sur mes intentions, je ne veux pas vous importuner. Je suis cinéaste. J'ai pour habitude de choisir mes actrices dans la rue et j'aimerais vous parler quelques minutes.

Il a eu beau lui citer des films et lui répéter son nom, rien n'y a fait. Sandrine était habituée aux dragueurs de son acabit, prêts à tous les subterfuges pour obtenir un rendez-vous. Lui faire miroiter un rôle au cinéma, cependant, personne n'avait encore eu ce culot. Le vieil homme lui a tendu sa carte en insistant (« Réfléchissez bien... »), puis il s'en est allé vers une bouche de métro – signe, aux yeux de Sandrine, que c'était bien un affabulateur : les cinéastes, se disait-elle, ne se déplacent qu'en taxi.

Le soir, Sandrine a raconté la scène à Astrid.

– Un vieux, chauve ? Il t’a dit son nom ?

Sandrine ne l’avait pas mémorisé. Elle a montré la carte, sur laquelle était écrit ceci :

*Éric Rohmer*

– Mais Sandrine, enfin...

Elle avait laissé filer l’occasion rêvée de devenir une autre sur grand écran, de se glisser dans une robe à la Vartan pour monter les marches d’un palais des festivals et puis, qui sait, de devenir riche. Ne lui disait-on pas, quelquefois, qu’elle avait le minois et la coiffure de Farrah Fawcett ? Longtemps, une fois couchée, elle a réentendu les trois petits mots d’Astrid : « Mais Sandrine, enfin... » Elle s’est relevée en pleine nuit, tournant entre ses doigts la carte du réalisateur, avec un numéro de téléphone. Elle n’avait vu aucun film de lui et s’en est voulu de ne jamais fréquenter les cinémas. Le sommeil tardant, elle s’est imaginée dans le rôle. Quel rôle, au demeurant ? Le cinéaste n’avait pas été disert. Peut-être aurait-elle dû accepter son offre de boire un verre. Et après ? Les policiers ne devaient pas être nombreux à aller voir les films de ce Rohmer, mais il suffirait d’un seul et c’en serait fini d’elle. Les enquêteurs auraient tôt fait de remonter la piste et de l’arrêter, et elle n’envisageait pas un instant de remettre les pieds dans une prison.

Il m’arrive parfois de passer à l’endroit où Sandrine avait failli devenir actrice. La boutique où elle avait essayé des habits excentriques est maintenant une pharmacie. À travers la vitre baignée par l’enseigne verte qui clignote comme un gyrophare, je jette un œil à l’intérieur et me figure la jeune femme dans une cape à carreaux, se mirant dans une glace, les jambes transformées en un couple de pythons. On ne devrait pas permettre au temps de s’écouler si rapidement, voilà ce que suggère la croix de la pharmacie en éclaboussant un intérieur qui n’a plus rien du magasin de vêtements. Quant au cinéaste, il est mort voici cinq ans, après avoir tourné une vingtaine de longs-métrages aux génériques desquels Sandrine n’apparaît pas. Il faudrait retenir le temps derrière des écluses, constituer des lacs-réservoirs dans lesquels il stagnerait et se décanterait, afin que Sandrine, toujours à sa conversation avec le vieil homme, ait le

temps de jauger la situation et accepte sa proposition.

Cassis, le Vercors, Paris, la rue de l'Ouest. Je revois cette époque comme si l'on avait posé dessus un filtre photo polarisant, ou comme si tout cela se silhouettait à travers une vitre embuée. Je venais d'avoir trente ans et je n'étais pas doué pour la vie. Je m'étais décidé à organiser une fête pour marquer ce cap, chez moi. Théo, que ses cours retenaient au lycée d'Aubagne, n'avait pas pu venir. Astrid, elle, était là. Quant à Sandrine, elle était arrivée de Bruxelles en voiture, avec ses faux papiers de Carine Trembley, et je me réjouissais de sa présence. J'étais heureux de l'entendre me parler de sa vie et m'appeler par le sobriquet dont elle m'affublait alors, « Pépito ».

Autour d'Astrid et de Sandrine participait à cette soirée un petit aréopage d'amis et de connaissances que je fréquentais à l'époque – le milieu des années quatre-vingt-dix. Des traducteurs, des artistes, des journalistes. Sans oublier le jeune ambassadeur d'un pays perdu auquel, alors, je m'intéressais de près pour des raisons qui, aujourd'hui, m'échappent en grande partie ; ambassadeur dont l'épouse portait l'étrange et beau prénom de Donika. Tout au long de la soirée, Marina M., vêtue d'un sari de Bombay d'où elle revenait après quatre ans, s'était refusée à croire que le jeune homme était ambassadeur, et elle avait ri de sa « plaisanterie ». Et puis, au milieu de ce microcosme, il y avait Sandrine. Je l'observais de temps à autre, à la dérobée. Avec ses longs cheveux roux, elle tourbillonnait comme une torche au centre de la pièce et tentait d'enflammer ce qui l'entourait. En vain. Nous devions être ignifugés. Je savais combien elle était différente et n'avais pas imaginé qu'elle serait au diapason de cette petite troupe. « Mais qui est-ce ? » m'a-t-on demandé à plusieurs reprises à voix basse, avec la curiosité qui vous prend lorsque, au zoo, vous vous approchez de l'écriteau pour mettre un nom sur ce qui bouge à l'intérieur d'une cage. Et accompagnant ce « Mais qui est-ce ? » assourdi (comme une note en bas de page, en petits caractères), je ne pouvais m'empêcher d'entendre, aussi, « Mais comment peux-tu connaître quelqu'un de pareil, toi qui appartiens à notre classe ? », avec tout ce que le « mais » peut contenir d'objections outragées.

À quel moment de la soirée ai-je remarqué que Sandrine s'était murée dans le silence ? Et à quel autre, qu'elle avait les yeux rougis ? Astrid est venue vers moi :

– Elle se sent complètement exclue. Elle n'a pas pu rentrer dans les conversations. Allons la voir.

J'aurais aimé, si j'avais trouvé les mots pour, leur dire à tous

qui elle était. Combien de vies elle avait vécues en une seule, à trente ans et des poussières. J'aurais bien aimé – mais cette soirée n'était pas un prétoire – ajouter que j'avais davantage confiance en Sandrine qu'en beaucoup de bien-pensants. Intérieurement, je lui en voulais un peu de ne pas savoir se mettre à la portée des autres, et dans le même temps, je me reconnaissais tellement en elle. Je lui ressemblais fort, le soir de mes trente ans. Mal dans ma peau et mal dans ma profession, incapable de concrétiser mon rêve de publier des romans de la même façon que Sandrine ne pouvait être styliste de mode. Oui, elle m'intriguait : elle réussissait à vivre sur les marges quand j'en étais totalement incapable, avec mon honnêteté paralysante. Elle trouvait des remèdes au monde que mon éducation me refusait mais que mon moi profond désirait comme un enfant peut être fasciné par Mandrin. Sans doute était-elle un fanal, une silhouette postée sur mon horizon pour me prémunir contre les enracinements qui guettent tout un chacun, à l'aube de la trentaine.

\*

À mesure que passaient les mois et qu'approchait la date à laquelle la justice ne pourrait plus rien lui reprocher, Sandrine multipliait les séjours en France. Elle savait qu'au bout de cinq ans, approximativement, elle ne risquerait plus la prison. Chacune de ses venues présentait un certain danger, mais elle n'y aurait renoncé sous aucun prétexte. Le papillon battait des ailes toujours plus près de la flamme.

Deux étés de suite, Sandrine, Théo et moi (Astrid ne fut de la partie que la première année) nous sommes retrouvés entre deux et trois mille mètres au-dessus du monde. De refuge en refuge, nous avons longé les balcons d'alpage. L'Orgère, Aussois, Entre-deux-Eaux, L'Arpont, Plan Sec furent nos gîtes d'étape. Chacun de ces noms réveille un essaim de souvenirs aujourd'hui encore : souvent, je repense à l'arrivée à L'Arpont, quand nous avons constaté la disparition de Sandrine. Elle avait d'ordinaire quelques minutes de retard mais cette fois, elle n'arrivait pas. Et les minutes, puis les quarts d'heure passaient. Théo, craignant qu'elle ne se fût foulé une cheville ou, pire, qu'elle n'eût dévié, est retourné sur ses pas. Il n'a reparu que deux heures plus tard, l'ayant enfin retrouvée. Elle le suivait, penaud, à distance. Il y avait eu orage entre le frère et la sœur : il l'avait découverte se reposant à l'ombre, près d'une bergerie dont le pâtre l'avait entreprise sur la vie en Belgique et aussi, sans doute, sur la vie tout court.

Pour la première fois depuis que nous nous connaissions, il m'a semblé que Sandrine allait bien, sans doute parce que le terme de son autobannissement n'était plus qu'une question de mois. Elle devait attendre la quille, de la même façon qu'un conscrit envoyé aux colonies. Elle avait réussi à arrêter pour de bon les amphés et tenait l'alcool à une distance respectable. Elle aimait l'effort physique grâce auquel elle avait mis entre elle et le policier le plus proche plus de deux mille mètres d'air pur.

\*

Régulièrement, elle descendait à Paris consulter une psychanalyste du côté du boulevard Pereire, non loin du café où, un jour, je l'avais retrouvée rue de Rome. Elle était allée la voir sur la recommandation de Marie, une voisine de Bruxelles devenue une amie. Ce que disait Vincent Szewcyk de sa propre psychothérapie, à l'époque où elle travaillait au Louxor, l'avait intriguée, et elle était curieuse de découvrir quel effet cela pouvait avoir sur elle. Tous les quinze jours, elle allait chez sa psy aux frais d'Albert. Qui sait ? Elle n'avait pas perdu tout espoir de recoller les morceaux avec Vincent et de reprendre leur histoire là où elle s'était interrompue ; si bien que suivre une analyse était comme maintenir un lien, même si elle était sans nouvelles de lui depuis le jour où, par hasard, elle était tombée sur sa voiture dans une rue de Lille.

Rapidement, elle a confié à la psy qu'elle était recherchée. Elle a senti une oreille attentive. Plus tard, au cours d'un séminaire de psychothérapie de groupe, elle a craqué devant tout le monde. On lui demandait de revivre par le mime des événements douloureux de sa vie. À la fin d'une scène, une femme qui jouait le rôle du juge l'a condamnée à deux ans de prison. C'était exactement la peine qu'elle aurait dû purger si elle s'était rendue à la police. Sandrine a blêmi et s'est effondrée en sanglots.

– Vous pouvez parler sans crainte, lui a dit la psy. Rien ne sortira du groupe.

Elle a dû se sentir en confiance, car elle s'est allégée de tout ce qui lui pesait. Trente personnes qui, la veille encore, ne la connaissaient pas, ont appris qu'elle était en délicatesse avec la justice.

Petit à petit, la générosité d'Albert Stilmant envers Sandrine a commencé à se retourner contre lui. Au début, son « mécène » avait été sincèrement heureux de lui donner les moyens de



prendre son essor. Il lui est arrivé bien des fois par la suite de regretter le temps où elle était faible, à sa merci. Il lui était de plus en plus évident qu'à force d'introspection, elle risquait de lui échapper. Il savait qu'elle était son dernier amour avant la mort, aussi la voir s'éloigner faisait-il sourdre, chez lui, une angoisse d'une pureté très rare. Ils ont eu des disputes.

\*

Un jour que Sandrine Broussard était sur le divan, boulevard Pereire, sa thérapeute lui a annoncé qu'elle ne risquait plus rien. Une connaissance à elle, haut placée dans les services de police, s'était renseignée discrètement sur son cas : il y avait désormais prescription. Elle allait pouvoir réapparaître en pleine lumière, sans crainte.

Vraiment ? Sandrine aurait aimé en être sûre et certaine. Et si la connaissance haut placée s'était trompée ? Elle a décidé d'en avoir le cœur net en faisant refaire ses papiers. Si on les lui délivrait, elle tiendrait la preuve qu'elle espérait.

Après des semaines d'attente, elle devait les récupérer un après-midi de printemps, à Aix-en-Provence. Ce jour-là, elle a demandé à Théo de l'accompagner à la sous-préfecture. Ils ont bu un verre, cours Mirabeau, pour se donner du courage, car elle n'y croyait pas encore vraiment. Elle avait peur de ressortir de là menottes aux poignets.

Ce n'était pas un traquenard. Quand on lui a tendu sa carte, elle a lu dessus un nom de famille tabou depuis cinq ans. Elle a considéré longuement la pièce d'identité, après quoi elle a dit à voix basse à Théo :

– Nous portons le même nom.

Ils ont regagné la terrasse de café du cours Mirabeau. Cette fois, Sandrine a commandé une coupe de champagne. La vie était belle, ce jour-là. Dix années de « coups », de petites escroqueries et de cavale se détachaient d'elle d'un bloc, et cette avalanche de temps, soudaine, emportait avec elle Carine Trembley. Plus rien ne coupait Sandrine d'elle-même, mais elle ne comprenait pas encore pleinement ce qui lui arrivait. Il lui faudrait une année entière pour atténuer puis endormir ses réflexes d'inhibition, et pour habiter de nouveau son nom.

## ÉPILOGUE

En abandonnant son identité postiche pour recouvrer la véritable, Sandrine Broussard était parvenue au terme de sa mue. Chez la cigale, la mue se présente comme une succession d'états, avec en point d'orgue l'imago – le processus de sortie de la peau ancienne, racornie.

Ce n'est que dans l'ultime période de sa vie que la cigale émerge de sous la terre. La majeure partie de son existence, elle l'a vécue dans une cheminée obscure, sans rien connaître du soleil ni du ciel. Et pourtant, mue par quelque instinct, elle a patienté tout ce temps, devinant peut-être au fond d'elle-même l'impensable – qu'un jour viendrait où elle chanterait en pleine lumière.

Sandrine ne voulait plus de ces identités volées dans les sacs à main de femmes dont elle ignorait tout. Elle allait habiter un nom à durée indéterminée, qui ne donnait sur aucune peur bleue. Ce qu'elle convoitait, c'était ni plus ni moins elle-même.

Après avoir récupéré ses papiers, elle a pu déployer ses ailes et regarder rapetisser sous elle ses états antérieurs, traversés dans la douleur, toutes les « réincarnations » qu'elle avait dû subir jusqu'alors. Elle n'a plus voulu être la cigale de la fable. Elle s'est mise à travailler et à vivre autrement, avec une ferveur qu'elle ne se connaissait pas.

Albert Stilmant l'y a aidée. Sans lui, aurait-elle pu muer ? Quelquefois, je me dis que oui, mais le plus souvent je reste convaincu du contraire et pense qu'il lui a permis de s'arracher à sa condition. Il l'a placée sur une orbite stable, loin des chausse-trapes dans lesquelles elle était souvent tombée, et lui a offert les fruits de sa compassion.

Elle n'avait qu'une idée en tête : créer des vêtements puis les vendre. Vivre pour ça et en vivre. Je ne sais plus pourquoi elle a jeté son dévolu sur Nice, où elle s'est installée. Elle avait tout le

temps et s'est longuement préparée. À vrai dire, cela faisait des années qu'elle y pensait, depuis qu'elle avait pris des cours de couture et d'esthétique. Son idée était de recourir à des couturiers en Afrique. N'aimant rien tant que les tissus et les coupes de ce continent elle est allée sur place, a rencontré des tailleurs et fait affaire avec eux : elle était douée pour les palabres. Ils travailleraient pour elle.

Albert Stilmant a pris soin de vendre ses magasins de jardinage et de liquider son affaire. Il avait bien pesé sa décision. Sandrine voulait créer des vêtements ? Elle souhaitait les écouler dans des boutiques à elle, sur la Côte d'Azur ? Qu'à cela ne tienne. Il était là désormais. Il aurait vendu père et mère pour elle. Ainsi, il lui a acheté un premier fonds de commerce dans une ruelle du vieux Nice. Puis un autre, rue de France. Et enfin un troisième, à Antibes. Sandrine a aménagé ses boutiques, décoré les vitrines à son goût puis embauché des vendeuses. Elle a fait fabriquer des cigales en plâtre peint et verni qu'elle a disposées sur les murs. Longtemps, j'en ai eu deux, chez moi, dans le vestibule : une bleue et l'autre jaune d'œuf. Sandrine me les avait données à l'un de ses passages. Cela faisait Provence. Mes visiteurs me demandaient d'où je les tenais, l'air de dire : tu n'es pas sérieux ; ça, au mur ? Sandrine m'avait aussi offert quelques vêtements de sa création et puis un sac en toile écrue avec ses initiales brodées dessus.

Je ne la voyais plus souvent. Elle consumait le plus clair de son temps dans ses boutiques, de Nice à Antibes. Quelquefois, elle montait à Paris pour un rendez-vous chez la psy qui la suivait car par moments, le passé, toujours sur ses talons, tentait de la reprendre dans ses griffes. Nous nous voyions à ces occasions. Pour le reste, nos rapports se limitaient à des conversations téléphoniques de loin en loin – le plus souvent quand son moral tombait en piqué. L'état de détresse dans lequel elle plongeait eût alarmé ceux qui ne la connaissaient pas. Il fallait jouer les pompiers à distance, éteindre un sinistre par la voix.

Récemment, j'ai fait un rêve troublant. J'annonçais à Sandrine que je venais d'achever un roman sur sa vie, alors que, depuis des années, elle croyait le projet définitivement enterré. Sur le coup, elle n'avait pas de réaction particulière ; elle disait vouloir réfléchir. Dans le tableau suivant du rêve, elle me dénonçait à la police et j'assistais à la scène. J'ignorais de quoi j'étais tenu coupable, mais en rentrant chez moi, je trouvais des agents et un serrurier devant ma porte. J'étais en état d'arrestation. Par un singulier renversement de situation, il apparaissait que ma vie entière, et non celle de Sandrine, était une cascade de mensonges,

un usage de faux général. J'étais le premier surpris en découvrant que les nom et prénom que je portais depuis la naissance n'étaient pas les miens.

Lorsque je repense à ce rêve, il me semble que cette nuit-là, dans ce sommeil où Sandrine a greffé à mon ADN ce que, dans son passé, la morale publique réprouve, j'ai compris mieux que jamais pourquoi j'ai eu envie d'écrire sur elle. Car au fond, c'est le monde qui, selon moi, n'est pas à la hauteur de Sandrine Broussard. Ce monde dans lequel je persiste à vouloir m'intégrer et qu'elle a, de façon anarchique et équivoque, mais comment aurait-il pu en être autrement, déserté pendant des années.

\*

S'il advient un jour que les livres ne sont plus lus que sur des tablettes numériques, les écrivains pourront concevoir le « roman total », qui permettra au lecteur de choisir la vision de tel ou tel protagoniste. En cliquant sur le nom de l'un d'eux, il changera de perspective. Il découvrira l'ensemble de l'histoire vue à travers les yeux de ce personnage. Ce ne sera plus un roman ; ce sera une superposition de variations parallèles, empilées comme les feuilles d'un baklava, soit autant de romans différents déclinés autour d'une même trame, romans desquels la notion de *regard* sortira renforcée. Dans ces pages de l'ère post-numérique, je pourrai regarder Sandrine avec les yeux d'Albert Stilmant. Il sera le narrateur, et ce sera un autre livre.

Qu'aurait pensé Albert Stilmant, à ce stade, si j'avais fait de lui le narrateur ? Tout me porte à croire qu'il ne se serait pas seulement réjoui pour Sandrine, mais aussi pour lui. Il lui aurait poussé une âme de démiurge. Et il se serait dit : je vais tout lui donner pour l'aider à devenir ce qu'elle est déjà. Je vais tout lui donner, pour *me* combler.

\*

J'ai oublié combien de temps a duré la période des boutiques sur la Côte d'Azur. Deux ans, trois peut-être, mais pas plus. De ma mémoire se détachent peu de souvenirs nets de ces années. Albert faisait de son mieux pour conseiller Sandrine, et cependant les affaires ne marchaient pas. Ça ne prenait pas. L'une des boutiques, très mal située, attirait peu de chalands. Elle a été la première à fermer. Dans les autres, la situation était à peine meilleure. Albert renflouait les caisses mais son trésor n'était pas

inépuisable. Un jour ou l'autre, il tarirait, et les banques n'étaient pas tentées de prêter.

À la fin, Albert n'eut même plus assez d'argent pour se payer une chambre d'hôtel. Il dormait dans l'arrière-boutique à Antibes, où il avait déroulé un matelas. De tout ce que Sandrine a évoqué de cette période, voilà la seule image que je conserve : Albert, étendu sur ce matelas, avant l'ouverture d'un magasin qui ne vendait rien. Oui, pour tout ce qui touchait à cet argent dont tôt, dans sa vie, elle avait été amoureuse, Sandrine paraissait maudite. Elle avait la scoumoune, et cette anti-baraka semblait lui signifier ceci : honnête, tu ne seras pas.

Les unes après les autres, les boutiques ont mis la clé sous la porte. Tombé dans le dénuement, Albert a demandé l'hospitalité à son frère, qui a fait de lui son factotum. À Nice, il ne pouvait plus être utile en rien à Sandrine. De nouveau, elle s'est retrouvée seule.

\*

Les Africains disent aux Européens : Vous avez la montre, nous avons le temps. En s'installant en Afrique, Sandrine a escamoté symboliquement sa montre. Sans doute était-elle africaine dans l'âme, sans le savoir, et le continent noir le lui a fait comprendre.

De la liquidation des fonds de commerce niçois, elle a tiré suffisamment d'argent pour ouvrir une boutique dans une capitale d'Afrique de l'Ouest. Elle a créé une société de confection qu'elle a appelée « Constance V. ». Ses tailleurs ont travaillé chez elle, au gré de l'approvisionnement en électricité. Au début, elle n'était pas douée pour la comptabilité et la gestion. Puis le temps a passé. Elle a appris. La dessinatrice et créatrice a vendu ses vêtements non seulement à la boutique, mais dans des hôtels pour *toubabs*. L'ambassade d'un pays scandinave lui a acheté des rideaux. Quelquefois, elle organise des défilés de mode dans une boîte huppée.

Dans la nébuleuse du Net, on peut lire quelque part qu'elle a décidé de s'installer en Afrique sur un coup de tête. Qu'aujourd'hui, elle se met aussi à la confection de chaussures et de sacs sur mesure, assortis à ses robes. Qui a écrit des lignes sur elle, parmi les milliards de textes en circulation sur la Toile ? Elle-même, sans doute, car les mots choisis lui ressemblent. On y lit aussi que ses vêtements comportent beaucoup de perles et de strass, ou encore des roses à base de rubans.

De loin en loin, Albert Stilmant lui téléphone encore, de chez son frère, en Belgique.

Un jour, Théo m'a dit ceci :

– J'ai commencé ma vie par trente-cinq ans de dépression. Maintenant, ça va mieux.

Comment s'en est-il sorti ? Cours de théâtre, pendant l'année. Stages de psychologie, ou stages de clown, l'été. Et puis des années de patience, saupoudrées de séances chez un psy. Au fond, tout cela tient du miracle.

Un jour, l'enfance finit par s'éloigner. Pour Théo. Pour Sandrine aussi. Il manque certainement, dans notre Code civil, un concept de « culpabilité en amont » qui permettrait d'exonérer une génération de tout ou partie de ses délits, de ses péchés, et d'en imputer la paternité à la précédente. Aujourd'hui, Sandrine dessine des tenues, transmet les consignes à ses tailleurs. Et puis, je la vois, escortée de ses chiens, qui court sur une plage de la côte Atlantique. Les pieds tantôt dans l'eau, tantôt sur le sable, tantôt sur la guipure d'écume laissée par les vagues.

Le jour où j'ai achevé ces lignes, j'ai lu qu'une planète hors du commun venait d'être découverte loin du système solaire. Elle flotte seule dans le vide, sans graviter autour d'une étoile ni appartenir à un collier de planètes. Elle a reçu le curieux nom de PSO J318.5-22. Tous les astronomes ne sont pas des poètes. Je préfère l'appeler Sandrine Broussard. Est-elle si isolée, au demeurant ? Plus maintenant. Mais elle reste à part.

Les cigales, tout le temps qu'elles sont larvaires, sous terre, vivent isolées. Ce n'est qu'après, à la lumière, qu'elles découvrent leurs congénères. Larves, elles demeurent aveugles. Et puis, à mesure que la tête grandit, les yeux se mettent en place. Les premiers temps, ils ne voient pas. Ils ne sont pas *activés*. C'est sur le tard que tout se passe, lorsqu'ils émergent de l'obscurité. Au grand jour, alors qu'elle a déjà traversé ses phases successives, la cigale acquiert une vision remarquable.

Avec les années, Sandrine a réussi à voir clair en elle. Depuis que trente degrés de latitude nous séparent, la vie ne nous réunit plus. Je ne peux que l'imaginer. Elle n'est plus toute jeune, coquette sans plus être Narcisse rêvant, naguère, de devenir *cover-girl*. Ses seins, son nez ont cessé de muer, comme sa personne entière. Elle s'est acceptée. C'est que, forte comme Théo d'avoir réchappé à une guerre appelée enfance, forte d'avoir tenu tête à ses faiblesses, elle a interrompu sa course contre la montre.

Car le temps est bien, à ce jour, le seul dieu dont nous ayons prouvé l'existence. Il nous anime, pareils à des automates, il nous enchante et nous apaise. Il nous laisse croître pour nous amenuiser et nous escamoter ensuite. En somme, il fait de nous

ses jouets, que nous soyons Julien Maihol, Albert Stilmant ou Théo. Ou toi, Sandrine : tu y es enfin entrée, dans le Temps.

*mars 2001-avril 2015*

## DU MÊME AUTEUR

### FICTION

Le Général Solitude, *roman*, *Le Serpent à plumes*, 1995, bourse Cino del Duca 1996 ; Seuil, coll. « Points », 2000 ; réédition Stock, 2012.

Parij, *roman*, *Le Rocher*, coll. « Motifs », 2007 ; réédition Stock, 2012.

Le Mystère des Trois Frontières, *nouvelles*, 1998 ; Seuil, coll. « Points », 2001 ; réédition Stock, 2012.

Je suis le gardien du phare, *récits*, Éditions Corti, 1997, prix des Deux Magots 1998 ; Seuil, coll. « Points », 2000.

Les Lumières fossiles, *nouvelles*, Éditions Corti, 2000.

Croisière en mer des pluies, *roman*, Stock, 1999, prix Unesco-Françoise Gallimard ; *Le Livre de Poche*, 2000 ; *J'ai lu*, 2012.

Les Cendres de mon avenir, *roman*, Stock, 2001 ; *Le Livre de Poche*, 2003.

Quelques nobles causes pour rébellions en panne, *nouvelles*, Éditions Corti, 2002.

La Durée d'une vie sans toi, *roman*, Stock, 2003.

Un clown s'est échappé du cirque, *nouvelles*, Éditions Corti, 2005.

Le Syndicat des pauvres types, *roman*, Stock, 2006 ; Gallimard, coll. « Folio », 2008.

Billet pour le Pays doré, *Cadex*, 2007.

L'Homme sans empreintes, *roman*, Stock, 2008, prix François Billeldoux 2008 ; *J'ai lu*, 2011.

Passager de la ligne morte, *Circa* 1924, 2008.

Quelques nouvelles de l'homme, *nouvelles*, Éditions Corti, 2009.



Nagasaki, roman, Stock, 2010, Grand Prix du roman de l'Académie française ; J'ai lu, 2011.

Devenir immortel, et puis mourir, récits, Éditions Corti, 2012.

#### NON-FICTION

Ismail Kadaré, Prométhée porte-feu, Éditions Corti, 1991.

Entretiens avec Ismail Kadaré, Éditions Corti, 1991.

Dans les laboratoires du pire (totalitarisme et fiction littéraire au XX<sup>e</sup> siècle), Éditions Corti, 1993.

Le Sanatorium des malades du temps, Éditions Corti, 1996.

Mes trains de nuit, Stock, 2005.

Nous aurons toujours Paris, récit, Stock, 2009.

Somnambule dans Istanbul, Stock, 2013.

Malgré Fukushima. Journal japonais, Éditions Corti, 2014.

#### EN COLLABORATION

K, ouvrage collectif sur Franz Kafka, Autrement, coll. « Figures mythiques », 1996.

Mondes effacés. Souvenirs d'un Européen, collaboration à l'autobiographie de Jusuf Vrioni, JC Lattès, 1998.

En descendant les fleuves. Carnets de l'Extrême-Orient russe, avec Christian Garcin, Stock, 2011 ; J'ai lu, 2013.

Une si lente absence. Moscou-Pékin, avec Xavier Voirol, Le Bec en l'air, 2014